



HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
ESPAGNOLE



I



R XIX
in - 8°
377-1
SORBONNE

I! III. 2 bis.



UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL: 01 40 46 30 27 - FAX: 01 40 46 30 44

Inv.

SIGB

Sib11

1193750

SU

Cote

RXIX 377-1 in-8°

1153507742



HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE
ESPAGNOLE.



R XIX 8 = 377-1

IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

L. H. 34. 861

in 8°

HISTOIRE

I' III. 262

DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE,

TRADUITE DE L'ALLEMAND DE M. BOUTERWEK,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GOTTINGUE,

PAR LE TRADUCTEUR DES LETTRES DE JEAN MULLER.

(*Madame Steck, née Guichardin*)

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { RENARD, Libraire de S. A. I. MADAME LA PRINCESSE
PAULINE, rues de l'Université, n°. 3, et de Caumar-
tin, n°. 12;
MICHAUD frères, rue des Bons-Enfants, n°. 34.

1812.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

AU moment où un homme de lettres distingué enrichit la littérature française de l'histoire de celle d'Italie, et où nous perdons en même temps l'espérance d'obtenir de la même main une histoire, jusqu'ici vainement désirée, de la littérature espagnole (1), nous pensons que le public ne peut qu'accueillir favorablement un ouvrage qui rendra cette lacune moins sensible, passant, à juste titre, pour une des meilleures productions d'un critique allemand, non moins remarquable par la sagesse de ses principes,

(1) Voy. p. 6 et 13 de la préface de l'*Hist. litt. d'Italie*, par P. L. Ginguené. Paris, 1811, in-8°.

que par la profondeur de ses vues et la finesse de ses aperçus.

M. Bouterweck est l'un de ces professeurs de l'université de Göttingue qui se réunirent, il y a quelques années, pour tracer le tableau de l'état des sciences et des arts à toutes les époques de l'Europe moderne, depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du dix-huitième siècle (1). Il s'était, pour sa part, chargé de l'histoire de la poésie et de l'éloquence chez les nations de l'Europe occidentale ; et la manière dont il s'est ac-

(1) Cette espèce d'encyclopédie historique doit être comme le compte rendu par le dix-huitième siècle aux siècles à venir, de l'état des arts et des sciences, tel que ce siècle l'a reçu et qu'il le leur a transmis, ainsi qu'un tableau détaillé de tous les efforts qui l'ont amené. Elle a été entreprise sous les auspices du célèbre M. *Eichhorn*, qui en a publié l'introduction en 1796 et 1799, sous le titre d'*Histoire générale de la civilisation et de la littérature de l'Europe moderne*.

quitté de cette tâche , lui assigne un rang honorable parmi ses collaborateurs. Cependant, toutes les parties de son travail , quoiqu'il n'y en ait aucune qui ne porte l'empreinte du talent de l'écrivain et de la sagacité du critique , ne méritent pas à un égal degré l'attention des étrangers , et encore moins les honneurs de la traduction en langue française. Celle de la division qui traite de l'Italie est devenue entièrement inutile , depuis que nous possédons les premiers volumes de l'ouvrage de M. Ginguéné , et que

(Goettingue , 2 vol. in-8°.) Entre les parties qui ont paru jusqu'à ce jour , on distingue l'Histoire de la philologie ancienne , par M. *Heeren* , qui remonte aux temps de Constantin (2 vol. , 1797 et 1801) ; celle de la philosophie , par M. *Buhle* ; celles de l'exégèse sacrée , par M. *Meyer* ; de la physique , par M. *Fischer* ; des mathématiques , commencée par M. *Kästner* , et celle de la littérature moderne , par M. *Bouterweck*.

nous pouvons compter sur la prochaine publication de la suite de cet ouvrage. Quant à la partie qui comprend la littérature anglaise, un des rédacteurs du *Publiciste* en avait donné quelques échantillons dans ce journal, et se proposait de la traduire en totalité. Cependant le grand nombre de très-bons matériaux qu'on possède en France sur l'histoire littéraire d'Angleterre, et la connaissance de la langue et de la littérature anglaises, qui y est généralement répandue, ne permettent pas de supposer que cette section de l'ouvrage de M. Bouterweck offrît au lecteur français une abondante moisson de recherches et d'observations nouvelles. Il n'en est pas de même de son tableau de la littérature espagnole.

Cette partie du travail du savant

professeur de Gœttingue, outre qu'elle est, aux yeux des juges compétens, une des meilleures de son ouvrage, embrasse un sujet qui n'a point été jusqu'ici traité en France, avec la solidité de recherches, la profondeur de jugement et la connaissance de cause dignes de sa richesse et de son importance.

Il est vrai que l'on ne convient pas de l'utilité d'une attention un peu suivie donnée à la littérature espagnole, aussi généralement qu'on reconnaît les avantages à retirer de celle de la plupart des autres peuples modernes. Très-récemment encore, un homme d'esprit, tout en accusant Montesquieu de légèreté, pour avoir dit que l'Espagne n'a produit qu'un bon livre, celui qui se moque de tous les autres, n'a pas hésité lui-même à prononcer

que ses trésors littéraires, évalués si haut par elle-même, ne peuvent que nous indemniser assez médiocrement des frais d'exploitation. Ce critique a sans doute voulu parler d'une étude approfondie de cette littérature; et, sans avoir besoin de combattre son assertion (assertion que nous ne sommes point disposés à admettre, mais dont l'examen nous menerait trop loin), nous nous bornerons à dire que la divergence même d'opinions qui règne parmi les juges éclairés, sur le fruit à recueillir d'une pareille étude, doit faire sentir le prix du travail que nous publions aujourd'hui, puisqu'il mettra ceux qui veulent s'épargner la peine d'apprendre la langue espagnole et d'en examiner par eux-mêmes les productions les plus marquantes, en état d'acquérir des no-

tions exactes, et de porter un jugement motivé sur la littérature d'un des peuples les plus remarquables de la terre.

L'homme qui, dans l'histoire littéraire d'une nation, aime sur-tout à observer la réaction qu'ont exercée mutuellement les uns sur les autres les événemens et les lettres, l'état politique et la direction des études, les entreprises sociales et la culture de l'esprit, les mœurs et les lumières, trouvera dans celle d'Espagne une marche concordante de phénomènes moraux et littéraires, qu'il chercherait vainement ailleurs, des points de vue aussi lumineux que féconds en applications instructives, et, presque à chaque page, des problèmes plus intéressans à méditer que difficiles à résoudre. On peut dire que nulle part le littérateur phi-

losophe ne verra une contre-épreuve
 plus évidente des principes que les
 Grecs ont proclamés et suivis en ma-
 tière de goût, ni l'homme d'état des
 leçons plus frappantes de vérité sur le
 mal irréparable que les systèmes d'ad-
 ministration, fondés sur l'égoïsme et
 sur la défiance, font non-seulement
 à l'industrie et au bien-être des na-
 tions, mais encore à leurs facultés
 morales et aux arts mêmes qui embel-
 lissent la vie et en allègent les peines.
 Nulle part la providence n'a écrit en
 caractères plus lisibles, que la crainte
 des lumières éteint le flambeau de la
 raison et de la vérité; que le rétrécisse-
 ment de l'esprit amène celui du cœur;
 qu'il paralyse les caractères les plus
 vigoureux, et qu'il tarit les sources
 les plus abondantes des talens et du
 génie.

Il semble que chez aucune nation ancienne ou moderne, et à aucune époque, le hasard n'avait réuni plus de circonstances propres à faire naître la plus belle et la plus riche des littératures, que chez les Espagnols, sous le règne de Charles Quint. Les ressorts qu'on croit exclusivement appartenir aux républiques, se combinaient avec les effets qu'on ne peut attendre que d'une vaste monarchie. Cette fierté nationale, cet orgueil inhérent au caractère espagnol, que les victoires sur les Maures, la conquête de l'Amérique et la prépondérance castillane en Europe, avaient singulièrement exaltés, donnaient aux individus ce sentiment de dignité et de force, cette estime d'eux-mêmes, cette noble confiance et cette énergie morale, qu'on ne voit guère se manifester que dans

les états où les citoyens ont part aux affaires publiques , et qui , après les combats de Marathon et de Salamine , en doublant les facultés des vainqueurs des Perses , contribuèrent tant à ces immortelles créations , restées uniques modèles du beau et de la direction la plus heureuse de l'activité intellectuelle dans toutes les parties de son domaine. A cette exaltation des facultés venait tout récemment de se joindre ce qu'une instruction variée , les voyages , les communications , un mouvement prodigieux dans les idées , la première ferveur de l'étude fécondante des anciens , et le perfectionnement d'une langue aussi expressive qu'harmonieuse , pouvaient fournir d'alimens à l'esprit , de guides au talent , et d'organes au génie.

Née du choc des langues les plus

riches et les plus énergiques de l'Europe et de l'Orient , mélodieuse sans mollesse , nerveuse sans âpreté , seule d'entre les langues comparable à celle des Grecs , par le mélange heureux des consonnes et des voyelles ; aussi mâle que le dialecte dorien , et peut-être moins rude ; douée , sinon de plus de force , au moins de la même délicatesse que celui des Ioniens , sans qu'elle tombe jamais dans la langueur efféminée de l'italien , la langue castillane , tout en respirant ce parfum oriental , dont le contact prolongé avec les fils du désert l'avait pénétrée , réunissait à toute la fraîcheur de la jeunesse , à toute la vigueur que les valeureux enfans du Nord lui avaient communiquée , toute la majesté dont la langue des maîtres du monde avait laissé l'empreinte sur les traits de la plus belle de ses filles.

Comment se fait-il que de si grandes causes aient produit un effet si peu proportionné à leur puissance? comment se fait-il qu'une nation qui, à toutes les époques de l'histoire, a multiplié les preuves d'élévation héroïque, de constance dans ses entreprises, de goût pour les travaux honorables et difficiles; qui a donné au premier trône de la terre Trajan et Marc-Aurèle; aux siècles de la plus hideuse corruption tant de stoïciens illustres, à ce siècle qui a changé la face du globe, Cortez et Charles Quint, aux lettres Quintilien et Cervantes; comment se fait-il que cette nation ait, au faîte de la grandeur politique, tiré des moyens immenses que le sort paraissait avoir accumulés, pour l'élever à la culture morale la plus éminente, un si faible parti pour l'accroissement de ses richesses littéraires? comment

se fait-il, qu'après s'être essayée dans plusieurs genres, avec un succès qui en promettait dans tous les autres, et qui présageait une marche rapide vers un haut degré de gloire littéraire, elle ait non-seulement trompé ces espérances et sa propre attente, mais qu'elle soit tombée dans une décadence, une atonie, une torpeur morale qui, presque immédiatement à la suite d'un éclat passager, nous présente dans l'histoire de sa littérature le triste spectacle d'une corruption et d'une stérilité progressives, d'un délire extravagant dans ses compositions dramatiques, du goût le plus dépravé dans l'influence que le *Gongorisme* exerça à la fois sur la prose et sur la poésie, et finalement le marasme le plus complet dans toutes les branches de l'activité morale et industrielle ?

C'est assurément là un des phénomènes les plus singuliers que nous montre l'histoire de l'esprit humain. On en trouvera une explication aussi instructive que satisfaisante dans l'ouvrage de M. Bouterweck. En jetant un coup d'œil sur les destinées de cette nation dans leur ensemble, on se convaincra bientôt qu'il serait injuste de l'accuser de n'avoir pas joué dans les sciences, et sur-tout dans les lettres, le rôle auquel sa grandeur, sa position et sa belle langue semblaient l'appeler. La fortune a tous les torts à cet égard, s'étant toujours comme plue à comprimer chez ce peuple l'élan de la pensée et le libre usage de ses nobles facultés.

L'histoire de la civilisation de l'Espagne n'est que le tableau d'une lutte perpétuelle de ses habitans avec les

langues et avec les littérateurs de l'étranger, avec la langue phénicienne, avec celles des Romains, des Arabes, des Goths ; et lorsqu'enfin un idiome national, flexible et riche , propre à toutes les sortes de travaux littéraires se fût formé, la nation eut à combattre des ennemis intérieurs, plus funestes encore aux facultés de l'homme que ceux du dehors, des maximes de gouvernement, dictées tantôt par la crainte, tantôt par la superstition, et mises en exécution, pendant un long intervalle, avec toute la persévérance du caractère espagnol.

Ces obstacles sans cesse renaissans ont, peut-être plus qu'on ne pense, contribué à donner aux Espagnols la paresse et l'apathie qui paralysèrent leur littérature aussi-bien que leur industrie. Trop fiers pour se plaindre de pri-

vations et d'entraves auxquelles ils ne voyaient pas de remède, ils renoncèrent, avec une noble résignation, à une activité que le sort ne cessait de contrarier, et parurent donner eux-mêmes la sanction de leur assentiment aux systèmes destructifs qui tuaient jusqu'au germe de la pensée.

On ne sait pas si l'on doit davantage gémir ou s'étonner de l'acharnement que la destinée a mis à entraver chez ce peuple les exercices de l'esprit et la pleine jouissance des moyens sans le concours desquels il est impossible que la littérature d'une nation acquière le développement et l'indépendance nécessaires pour lui assurer originalité, richesse et pureté de goût. Ces trois avantages sont indispensables pour donner à une littérature de la consistance et de l'éclat; mais leur

réunion suppose l'existence de chefs-d'œuvre assez variés pour ne laisser aucune faculté morale sans culture, et d'une exécution assez belle pour qu'ils puissent servir de modèles et former un public capable de réagir sur les écrivains par la distribution de censures éclairées ou d'encouragemens utiles.

En considérant la situation du pays qu'il habite, il semble que la nature avait destiné ce peuple, plus que tout autre, à exploiter, en toute sécurité, les richesses qu'elle lui a prodiguées; et cependant l'histoire nous apprend qu'aucun n'a été plus constamment troublé dans la paisible jouissance de ses moyens, et arrêté dans son essor vers le développement de toutes ses facultés.

Dans l'antiquité, cette presque île fut

l'arène et la proie de toutes les nations commerçantes ou belliqueuses établies sur les bords de la Méditerranée. Nous ne connaissons pas les idiomes de l'ancienne Espagne : Strabon dit qu'ils étaient nombreux et très-divergens ; mais il est assez vraisemblable (1)

(1) On a prétendu distinguer sur les anciennes médailles espagnoles, deux langues différentes, auxquelles, d'après les lieux où ces monnaies ont été trouvées, on a donné le nom tantôt de langues celtibérique et turdétane, tantôt de langues cantabrienne et ibérique. Mais *Eckhel* a prouvé que cette classification ne repose sur aucun fondement solide. (V. *Doctrina Nummor. vet.* Vienne, 1792, in-4°. , vol. 1, p. 65.) Quelques auteurs espagnols ont soutenu que la langue basque s'est formée d'un mélange des idiomes voisins, et que c'est plutôt un amalgame que le reste d'une langue primitive. J'aime mieux, dans une matière aussi obscure, m'en rapporter au coup-d'œil exercé d'un des plus judicieux et des plus habiles glossologues des temps modernes, d'*Adelung*, qui, après avoir examiné attentivement la structure de cette langue, et l'avoir comparée avec les idiomes usités à différentes époques, tant en Espagne que dans la voisinage, n'hésite pas à

que ce n'étaient que des dialectes, à la vérité très-disparates, d'une langue commune qui subsiste encore dans le

prononcer que l'idiome des Basques est l'ancienne langue des habitans de cette péninsule. (V. le *Mithridate d'Adelung*, vol. 2, p. 9 et suiv. Berlin, 1809, in-8°.) Il règne incontestablement le même air de famille dans les noms antiques des provinces et des peuples qui étaient aux extrémités opposées de la péninsule; et *Adelung* assure qu'on les dérive du basque avec facilité. On a, dans les derniers temps, cru avoir découvert quelque analogie entre cette langue et celle des Berbres du Mont Atlas. Il est à désirer que M. *Guillaume de Humboldt* fasse bientôt jouir le public de ses précieuses recherches sur la langue des Basques, qui n'est jusqu'ici connue que par la grammaire de *Larra-mendi*.

Les érudits qui ont le plus récemment essayé de dissiper les ténèbres dont la langue des premiers habitans de la péninsule espagnole est encore enveloppée, sont *Lorenzo Ervas*, dans les vol. 4, 5 et 6 de son Catalogue des langues (Madrid, 1800 — 1805, in-4°.); M. *Petit-Radel*, dans son Mémoire sur les colonies des Tyrrhéniens dans la Tarragonaise et la Bétique; et *Don Juan de Erro y Aspiros*, qui a continué les recherches de *Luis Joseph Velasquez*. (*Voy. Mém. de l'Acad. celtique*, n°. 5 et 6 de la coll. 2^e. et 3^e. du tome 2.)

basque , la peuplade cantabre qui en a conservé les débris ayant été , au milieu de ses montagnes , beaucoup plus que les autres tribus ibériques , à l'abri des changemens , soit violens , soit insensibles , mais décisifs , que les conquérans de l'Espagne apportèrent successivement au langage et aux mœurs de ses premiers habitans.

Quoi qu'il en soit , nulle part le latin ne prit aussi complètement la place de l'ancien idiome national que dans les neuf dixièmes de la presqu'île que les Pyrénées séparent du reste du continent ; et nous en voyons sortir des écrivains qui brillent au premier rang des auteurs latins , dans des temps où la langue de Cicéron luttait encore avec quelque succès contre le développement du germe de décadence et de barbarie que la destruction de

la république, le silence du forum, la corruption des mœurs, et l'admission d'une foule d'étrangers dans le sénat et dans les premières classes de la société avaient déposé dans son sein. Mais l'on remarque avec étonnement, que presque tous les auteurs qui ont signalé l'âge du déclin de la poésie et de l'éloquence romaines, étaient d'origine espagnole; les Sénèque, Mela, Columelle, Lucain, Florus, Martial, Silius Italicus (1), Hygin, et plus tard les poètes chrétiens Prudence et Juvencus (2), les chro-

(1) Quelques philologues ne dérivent pas son surnom d'Italica, ville de la Bétique. Voy. la Dissert. de Cellarius, sur ce poète, en tête de l'édition des *Punica*, par Drakenborch.

(2) Il ne faut pas oublier l'honnête *Dracontius* (fl. vers 450), qui, dans une élégie adressée à Théodose, demande à Dieu et à l'empereur pardon des fautes contre le mètre qui pourraient s'être glissées dans son *Hexaëmeron*.

niquteurs Orose et Isidore. On n'observe pas avec moins de surprise, que la plupart de ces écrivains sont précisément ceux qu'on accuse d'avoir le plus contribué à corrompre le goût, en substituant aux beautés mâles et à l'élégante simplicité de leurs devanciers, le clinquant du bel esprit, le luxe des antithèses et des images, la pompe de l'expression et la bouffissure d'un style tendu et recherché (1). On

(1) L'école de déclamation que le rhéteur espagnol, M. *Porcius Latro*, fonda à Rome sous le règne de Tibère, paraît avoir été une des sources d'afféterie pompeuse, d'enflure, de recherches et d'exagérations, qui infectèrent la littérature latine. On peut l'appeler le père de l'éloquence *hispano-romaine* : son influence fut aussi décisive que funeste. Si l'on veut se faire une idée du mauvais goût de Latro, on n'a qu'à lire sa déclamation contre Catilina, qu'on place ordinairement à la fin des éditions de Salluste. Dans celle de Sig. Havercamp, elle occupe p. 226 = 245 du 2^e. vol. (Amst., 1742, in-4^o.)

ne peut se dissimuler que leurs défauts, comme leurs qualités brillantes, n'aient été, à toutes les époques subséquentes, que trop généralement les qualités et les défauts caractéristiques des auteurs de leur nation; et on leur appliquerait volontiers en masse ce que le meilleur écrivain que l'Espagne ait produit a dit du plus ingénieux de ses compatriotes : *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno iudicio* (1).

Quand on se rappelle ensuite qu'aux temps de leur plus grande gloire littéraire et politique, où des hauts faits les avaient élevés au-dessus de toutes les nations du globe; où les plus héroïques entreprises, suivies de décou-

(1) On désirerait qu'il eût écrit avec son génie, mais avec le goût d'autrui. Quintilien, l. x, c. 1, § 130 et s., où il juge Sénèque.

vertes uniques par leurs circonstances et par leurs résultats , avaient électrisé toutes les âmes et agrandi l'horizon de tous les esprits , et où une langue harmonieuse et souple offrait au poète épique l'instrument le plus digne de rendre les sentimens d'enthousiasme , de fierté , de gloire qui animaient la nation ; quand on pense que , dans une conjoncture aussi favorable à la naissance d'une épopée , les Espagnols ne s'élevèrent pas au-dessus des plans mesquins de Lucain et de Silius , que l'admiration de ces narrateurs ampoulés contribua à leur faire manquer la route classique , et que tous leurs efforts aboutirent à imiter ces gazettes chargées d'ornemens parasites et de déclamations ambitieuses , on est tenté d'accuser de cet égarement ou de cette impuissance , un goût national radica-

lement faux et indélébile ; et on croit voir dans l'ensemble de ces données une nouvelle preuve de l'opinion des philosophes qui rattachent à un premier anneau invisible , à une première cause , presque toujours inscrutable , toute la série des phénomènes que l'histoire morale d'un peuple présente à notre méditation. Cette opinion , qui paraît résulter de l'histoire des différens systèmes de civilisation suivis par des nations placées sous le même ciel , et offrant identité de moyens , de besoins , de secours , considère le développement du caractère moral ou littéraire d'un peuple comme la suite d'une impulsion primitive , cachée dans la nuit des temps et se déroband aujourd'hui aux regards les plus perçans , soit qu'on la suppose partie du génie de la langue formée ou

adoptée par ce peuple , soit qu'on la rapporte à son organisation modifiée par le climat d'un premier domicile , au genre de vie déterminé par une circonstance souvent accidentelle , à une institution primordiale , à l'influence exercée par des chefs long-temps prépondérans , etc. Ces réflexions , appuyées des rapprochemens que nous avons faits , et qui se présentent involontairement lorsqu'on embrasse d'un coup-d'œil toutes les productions littéraires de l'Espagne , nous porteraient presque à attribuer à un goût originaiement mauvais , inhérent au terroir ou résultant d'une première impulsion , que la langue des Cantabres (1)

(1) Les philologues qui rapportent à l'Asie l'origine et la langue des premiers habitans de l'Espagne , font remarquer la ressemblance des terminaisons des noms de plusieurs de ses anciennes provinces , avec les dési-

d'origine peut-être orientale , aurait donnée aux esprits, et les défauts de ces écrivains natifs d'Espagne, dont les ouvrages accélérèrent la corruption de la littérature latine, et la fausse direction que la plupart des auteurs favoris de la nation, dans les temps modernes, se hâtèrent de prendre après la courte apparition d'une aurore qui promettait un jour plus pur.

Mais un examen plus approfondi de l'histoire littéraire des deux nations ne nous permet pas de chercher, dans un soupçon fondé sur des aperçus aussi vagues, l'application des faits que nous venons de rappeler, et dont il est fa-

nences persanes dans Khosistan , Farsistan , Kurdistan , Dahistan , etc. ; et on trouve , en effet , distribués sur la surface entière de la péninsule , les Turdetani , Lusitani , Bastitani , Carpetani , Oretani , Contestani , Ceretani , Jaccetani , etc.

cile de se rendre compte, sans être obligé de remonter si haut.

Nous savons d'abord à n'en pas douter, que les Sénèque, les Lucain, les Florus, etc., se formèrent à Rome, et furent autant entraînés par le goût de leurs contemporains (1), qu'ils les entraînèrent eux-mêmes dans une mauvaise route. Quintilien suffirait d'ailleurs à lui seul pour expier tous les

(1) Pour prouver l'universalité de cette tendance vers la recherche du faux bel esprit chez les hommes mêmes auxquels leur rang et leur éducation auraient dû le plus faire apprécier les charmes de l'urbanité pleine de grâces naïves et de cette élégante et noble simplicité dont César est le plus parfait modèle, on n'a besoin de citer que l'exemple de Valérius Máximus, patricien du sang le plus illustre, écrivain du goût le plus détestable. Les ouvrages de son contemporain Vellejus Paterculus ne sont guère d'un goût plus pur : le style de Tite-Live même décèle l'influence que les rhéteurs commençaient à exercer. Comparez au surplus le dialogue de *Oratoribus* (*sive de caussis corruptæ eloquentiæ*), que les uns attribuent à Quintilien, les autres, avec

torts de ses compatriotes (1). La littérature latine, dont les leçons et l'exemple de ce premier d'entre les critiques auraient retardé la décadence, s'il était possible de faire rétrograder un torrent (2), enveloppa dans sa chute celles de tous les pays de la domination romaine qui n'étaient que les faibles branches d'un tronc déjà privé de suc et miné par la pourriture : au premier choc que leur portèrent les

plus de vraisemblance, à Tacite. Voy. la note de M. Oberlin, p. 670 du tom. 2 de son édition du Tacite d'Ernesti. (Leips., 1801, in-8°.)

(1) Il est assez singulier que Quintilien et Cervantes, les deux écrivains qui font le plus d'honneur à l'Espagne, se soient distingués par une critique si saine et si fine du mauvais goût et des travers de leur siècle, au milieu de compatriotes qui n'étaient occupés qu'à corrompre l'un et à accréditer ou à propager les autres.

(2) Il a pu dire de ses efforts :

Si Pergama dextrâ

Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

barbares du Nord, la tige et les rameaux tombèrent en poudre.

Quant aux fausses routes qui n'égarèrent que trop tôt les écrivains espagnols du seizième siècle, et qui les éloignèrent très-promptement du chemin classique qu'ils avaient d'abord paru vouloir suivre, sous les bannières du triumvirat de *Boscàn*, *Garcilaso de la Vega* et *Diego de Mendoza*, triumvirat qui s'était annoncé comme devant être aussi propice à la littérature espagnole, que les deux illustres triumvirats italiens, Dante, Pétrarque et Boccace au quatorzième siècle, l'Arioste, le Tasse et Machiavel au seizième l'avaient été à celle de leur patrie, il y a, dans l'histoire de l'Espagne, dans le personnel de ses écrivains les plus influens, et dans la marche des événemens, tout ce qui

peut faire concevoir pourquoi ces espérances s'évanouirent, et tout ce qu'il faut pour expliquer le prompt abâtardissement de la littérature castillane, sans qu'on soit dans la nécessité de recourir à une supposition défavorable à la nation elle-même.

Les Arabes lui avaient légué, non-seulement toute la mythologie de leur féerie, qui n'était pas sans mérite poétique, et qui a peut-être plus d'analogie avec l'esprit et la religion des peuples de l'Europe moderne que l'Olympe grec, mais aussi ce style figuré et emphatique, cet amour de l'hyperbole et du gigantesque, ces pointilleries, ces subtilités vagues, et cette prodigalité d'images qu'on retrouve jusque dans les auteurs qui voulurent s'en affranchir, et qui y réussirent même jusqu'à un certain point. Ceux

qui auraient pu être les créateurs d'une littérature vraiment indigène , devinrent plutôt les imitateurs que les émules des grands écrivains de l'Italie. Oubliant que l'élégance seule ne pouvait suffire à l'esprit de leur nation, ils ne cherchèrent pas assez à allier l'énergie espagnole avec la finesse et la grâce italiennes; et, tantôt maniérés et pédans, tantôt négligés et mous, ils ne surent trouver la juste mesure.

Des poètes et des prosateurs distingués se formèrent néanmoins. *Herrera* et *Luis de Leon* s'élevèrent aux plus hautes régions du parnasse lyrique, et aucun poète moderne ne s'est approprié l'abandon aimable, la grâce voluptueuse d'Anacréon avec plus de succès que *Villégas*. L'histoire de la guerre des Maures, par *Diego de Mendoza*, était digne d'ouvrir aux

historiens une belle et honorable carrière ; mais l'orgueil et le despotisme s'unirent pour détruire ces belles espérances et pour mettre obstacle à leur retour.

Chaque période d'activité littéraire a son *maximum* déterminé par la masse d'instruction et par l'étendue de la sphère des idées que le talent peut exploiter. Lorsque ce maximum est atteint, lorsque le talent a défriché le terrain vierge, a mis en œuvre la somme de connaissances qui sont à la disposition du poète et de l'orateur, et qu'une nouvelle sphère d'idées ne vient pas fournir à l'esprit de nouveaux alimens, ou il tombe dans une langueur mortelle, ou il substitue les tours de force et les jeux puérils à un exercice réglé et salutaire de ses facultés. Sous Philippe IV les Espagnols

avaient , si on ose se servir de cette expression , épuisé les provisions et les travaux littéraires que leur position leur avait permis d'amasser et d'entreprendre. L'orgueil les empêcha d'emprunter de nouveaux matériaux chez l'étranger. A cette disette de ressources de l'esprit se joignit la nullité politique. On vit l'impuissance morale et le goût le plus dépravé en littérature , marcher de front avec l'affaiblissement de tous les ressorts de l'ordre social ; et l'ignorance la plus profonde , la plus triste stérilité littéraire , devenir les dignes compagnes d'un régime civil et religieux , aussi ennemis de la santé du corps politique que des lumières et de la liberté.

Car , on ne peut le nier , lors même que la nation n'eût pas , avec un superbe dédain , rejeté les secours littéraires

qu'elle aurait pu puiser chez ses voisins, les mesures de son gouvernement, et ce monstrueux tribunal qui exerçoit des droits réservés à la divinité avec toute la faiblesse et tout l'aveuglement des humains, et dont les rois crurent devoir s'appuyer, ou plutôt se garrotter eux-mêmes ainsi que leurs sujets, auraient seuls suffi pour la frapper de cette paralysie intellectuelle et politique qui signala le règne de Charles II, et celui de ses successeurs. Chez aucun peuple, l'histoire de l'esprit humain ne présente une époque aussi prolongée de langueur et de sommeil de toutes les forces morales. A l'exception des ridicules écrits de *Gongora* et de sa secte, c'est-à-dire, du très-petit nombre d'Espagnols lettrés qui écrivaient encore dans la dernière moitié du dix-

septième siècle, rien, durant l'espace de près de cent ans, n'annonce même l'existence d'une littérature. La poésie ne pouvait plus se nourrir de sentimens, d'études et d'intérêts éteints ou épuisés, ni l'esprit de la nation s'exercer sans gêne dans aucune des carrières qui lui restaient à parcourir, sur aucune des directions qu'elle aurait pu essayer encore.

Comment la prose didactique, oratoire et historique se serait-elle formée dans un pays où il n'était permis, en public, ni d'enseigner, ni de raconter, ni de parler avec liberté? Vainement les rois, Philippe II lui-même, pensionnèrent - ils des historiographes; vainement la gravité, l'élévation naturelle au Castillan, ses hauts faits et l'exemple de Mendoza, favorisaient-ils le perfectionnement d'une branche de

littérature qui fleurit souvent lorsque les autres languissent ou après qu'elles ont dégénéré ; comment de grands historiens auraient-ils pu naître là où l'on n'osait s'exprimer avec franchise sur la religion et sur l'état ; où, en conséquence, aucun intérêt n'excitait à méditer sur ces deux grands objets de l'histoire ? Il n'était point dans le caractère de la nation de se retourner avec souplesse , et de se créer de nouvelles ressources, en dédommagement de celles qui lui étaient enlevées par ses institutions : les obstacles qui gênaient le développement de ses talens pour les genres de littérature qui auraient eu le plus d'analogie avec ses goûts, produisirent une espèce de résignation fière à la nullité, qui s'accordait d'autant mieux avec son orgueil, qu'elle satisfaisait aussi son penchant à

l'indolence. Le style propre au roman fut le seul qui atteignit une certaine perfection , parce que c'était la seule classe d'ouvrages en prose dans laquelle le génie de la nation eût libre carrière de se déployer. Elle s'essaya dans le dialogue sans aucun succès, et son caractère cérémonieux et solennel l'empêcha de réussir dans le genre épistolaire.

Une des causes qui exercent l'influence la plus décisive en bien ou en mal sur les progrès d'une nation dans les lettres, et principalement dans les sciences morales et historiques, est le degré de souplesse et de clarté qu'elle est parvenue à donner à son style didactique. Celui des écrivains espagnols, long-temps scholastique et roide, impropre à rendre les nuances des combinaisons de l'esprit, et à se prêter aux inspirations du génie, ensuite corrompu

par le Gongorisme, cessa tout-à-fait d'être cultivé vers le milieu du dix-septième siècle (1), et ne reparut qu'environ cent ans après, à l'époque où, quelques bons esprits s'efforçant de tourner au profit de leur littérature nationale celle de France, qui commençait à se répandre parmi les classes instruites, les lettres parurent vouloir

(1) Parmi les causes secondaires qui nuisirent au perfectionnement des genres mêmes où les Espagnols se sont distingués, on ne doit pas oublier le manque d'une poétique et d'une rhétorique adaptées à leur langue et à leur génie; mais cette lacune n'a rien qui doive surprendre. Là où le style dogmatique est dans l'enfance, il est impossible qu'on exprime les idées, et qu'on développe les principes qui servent nécessairement de base à toute critique éclairée et profonde. On ne m'opposera pas la poétique d'*Ignace de Luzán* (1737). Cette production tardive, d'ailleurs faible copie de Boileau et d'Aristote, avait trop peu d'analogie avec le caractère et les idées de la nation, pour lui imprimer un mouvement salutaire. La lacune que j'indique existe encore tout entière.

se réveiller de leur longue léthargie. On vit alors un zèle louable s'emparer de quelques amis des lumières, et le phénomène assez singulier d'un grand inquisiteur favorisant le projet de traduire en espagnol l'Encyclopédie française; mais ce ferment d'activité n'amena pas de véritable régénération. Ne provenant point d'un principe interne, né des entrailles de la nation, vital, pour ainsi dire, ce mouvement ne put ni ressusciter l'ancienne littérature, ni en créer une nouvelle.

Les écrivains d'un grand peuple doivent être les rivaux, et non les singes des grands modèles étrangers dont ils tâchent de s'approprier les beautés. Si les créateurs des littératures modernes n'avaient pas trop perdu de vue ce principe, elles se rattacheraient davantage aux mœurs, aux sentimens,

aux institutions de nos aïeux , à nos usages , à notre religion ; et nous n'aurions pas des littératures hybrides ou décolorées , tantôt composées d'éléments hétérogènes , et péchant par la base de leur constitution , tantôt formées sur un type étranger à nos idées et à notre manière d'être , n'offrant , en un mot , qu'une littérature grecque en caractères occidentaux , un mauvais calque de la littérature des anciens , une image faible et terne d'un original brillant de force et de couleurs , une copie comparable à ces froides gravures qui sont destinées à reproduire à nos yeux les tableaux des Rubens et des Titien. Quelques productions , dont les estimables auteurs cherchaient à acclimater , en Espagne , l'élégance française , étaient des branches entées sur un arbre trop desséché

pour qu'il en pût recevoir une vie nouvelle : lors même qu'ils eussent trouvé beaucoup d'imitateurs , il n'en serait jamais résulté qu'une littérature française en langue castillane. Le malheur d'avoir été arrêtée dans son essor, à l'instant où la nation était mûre pour le plein et noble développement de ses belles facultés , demande des moyens réparateurs plus vigoureux et tout autrement combinés. Heureuse la main , fortuné le moment qui remontera les ressorts de sa vie morale , et qui lui rendra le libre usage de sa raison !

Ce sont ces considérations d'histoire philosophique , ces problèmes de haute littérature , qui rendent celle d'Espagne intéressante pour ceux même qui ne veulent pas en faire l'objet d'une étude approfondie ; ce sont aussi ces problèmes , qui donnent un prix tout

particulier à l'ouvrage de M. Bouterweck : car c'est plus leur solution et l'histoire de cette littérature en général, de son origine, de ses progrès et des révolutions qu'elle a subies qu'il faut y chercher, que des détails biographiques et une analyse étendue de ses productions (1).

Nous terminerions ici ces réflexions préliminaires, si la mention fréquente que M. Bouterweck fait de *poésie romantique* n'exigeait pas de nous un éclaircissement sur l'idée précise qu'il

(1) *L'Essai sur la Littérature espagnole*, qui a été imprimé à Paris, en 1810, in-8°. , et *l'Espagne en mil huit cent huit*, par J. F. Rehfuës, trad. de l'allemand en 1811 (Paris, chez Treuttel et Wurtz, 2 vol. in-8°.), offrent des renseignemens utiles. On trouve dans ce dernier ouvrage un tableau de l'état actuel de l'instruction publique, des sciences et de la littérature, ainsi que le plan d'étude prescrit en 1807 à toutes les Universités de l'Espagne. (Tom. 1, ch. 4, 5 et 2°. appendice.)

attache à cette expression. Il en donne l'explication lui-même dans son intéressante introduction à l'histoire de la littérature italienne. La poésie moderne lui paraît avoir, dans son enfance, reçu de l'esprit de la chevalerie un caractère particulier très-différent de celui de la poésie antique. On sait que la passion des aventures hasardeuses n'était pas un élément plus essentiel de l'esprit de la chevalerie, que la galanterie ou plutôt le culte des femmes. Car on peut bien appeler culte ce dévouement respectueux à leur service, qui faisait véritablement partie de la religion du chevalier. M. Bouterweck recherche l'origine de ce culte, dont l'antiquité n'offre aucune trace, et dont l'Orient n'a jamais pu être le berceau; et il la trouve chez les peuples du nord de l'Europe,

chez ces Germains, dont Tacite rapporte qu'ils voyaient dans les femmes quelque chose de saint et de prophétique : *Inesse etiam sanctum aliquid et providum putant*; et que plusieurs femmes étaient même honorées comme des espèces de divinités, *Numinis loco.... non adulatione, nec tanquam facerent deas.*

C'est, en effet, dans la partie de l'empire romain dont ils firent la conquête, que la chevalerie prit naissance par la suite. Par-tout où ils s'établirent, ils imprimèrent le caractère de leurs mœurs et de leurs opinions nationales aux nouvelles relations qu'ils formèrent, aux nouvelles idées qu'ils adoptèrent, et même à la religion chrétienne, qui, d'ailleurs, en favorisant l'émancipation civile des femmes, favorisait indirectement le culte qu'ils

étaient portés à leur rendre. Sans doute il s'écoula des siècles entre cette émancipation et l'institution de la chevalerie; mais, sans le changement qui s'était opéré pendant cet intervalle dans la condition des femmes, il n'y aurait jamais eu de chevalerie ni de poésie chevaleresque. Cette poésie naquit vers la fin des croisades, lorsque l'Europe, plongée jusqu'alors dans une espèce de chaos, commença à prendre une forme plus fixe, et que l'esprit humain, sorti d'un long assoupissement, chercha un objet propre à exercer son activité. Celle de ses facultés qui s'éveille avant toutes les autres, l'imagination, trouva cet objet dans les affections qui tenaient la première place dans la vie depuis que la société avait changé de face. Une nouvelle poésie se forma pour chanter

une nouvelle manière d'aimer (1). C'est cette poésie que l'auteur appelle *romantique*, probablement parce que ses premières productions furent des romances et des romans écrits en langue *romane* (2); c'est cette poésie

(1) Voy. le piquant rapprochement que M. Ginguéné a fait des Elégies d'Ovide, Tibulle et Propertius, avec le *Canzoniere* de Pétrarque. *Hist. litt. d'Italie*, t. 2, ch. 14, p. 487 et s.

(2) Les langues française, espagnole et italienne, naquirent de la romane presque en même temps. Ces trois sœurs, dont on a dit :

Facies non omnibus una

Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

ont dû, près de leur origine, se ressembler bien plus qu'aujourd'hui, puisque *Rambaut de Vaqueiras* put, au troisième siècle, concevoir l'idée d'un poème entièrement composé de couplets espagnols, italiens, provençaux, gascons et français, qui alternaient successivement. Voy. les échantillons que M. de la Curne de Sainte-Palaye en a donnés dans son *Mémoire sur la langue française des 12^e. et 13^e. siècles*, comparée avec les langues provençale, italienne et espagnole. *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. 24.

qui fut d'abord celle des Provençaux, qui passa de la Provence en Italie, où elle fut élevée par Pétrarque à toute la perfection dont elle était susceptible, et qui, née d'elle-même en Espagne, s'y modifia seulement par la teinte d'orientalisme que lui donnèrent les Arabes, et demeura, sous ce nouveau caractère, la poésie vraiment nationale des Espagnols.

Dans les derniers temps, les écrivains d'Allemagne ont donné au mot de *poésie romantique* ou de *romantique* tout court, un sens plus étendu, en désignant par ce terme un genre de poésie né du génie même des nations modernes, ayant pour base la bible, la légende, l'histoire héroïque et merveilleuse de nos aïeux, se nourrissant de l'esprit local et inhérent au terroir, et peignant les maux, les aven-

tures, les hauts faits indigènes. Ils déplorent, à juste titre, que la culture de ce genre ait été soignée avec si peu de suite et de persévérance ; qu'elle ait été sitôt abandonnée pour une servile imitation des anciens, dont nous nous sommes faits beaucoup trop les faibles et malheureux copistes, tandis que nous aurions dû nous borner à nous approprier leur manière large, simple et noble, sur-tout à imiter leur sagesse, en exploitant, comme eux, les ressources de notre sol natal, et en ne traitant, à leur exemple encore, et à celui des grands peintres de l'Italie (les seuls d'entre les modernes qui, dans leur art, se soient élevés au-dessus des anciens), que des sujets analogues à notre manière d'être, liés avec nos intérêts les plus chers et puisés dans nos annales religieuses

et politiques. Alors nos littératures auraient jeté des racines plus profondes et plus vigoureuses dans l'esprit des nations modernes , et influé plus puissamment sur leur culture morale que n'ont pu faire ces littératures d'emprunt, sans saveur et sans force , comme les fruits exotiques qu'on élève dans nos serres. Notre caractère s'en serait indubitablement mieux trouvé , et notre existence intellectuelle aurait eu plus d'indépendance et d'originalité (1). Ces ré-

(1) Cette matière a été traitée avec beaucoup d'esprit et une grande supériorité de vues par l'estimable auteur de *l'Essai sur les suites de la Réformation de Luther*, dans un morceau qui est en tête du tom. 5 de l'année 1810 du *Magasin Encyclopédique* (Sept. , p. 1 = 24), et qui a pour titre : *Lettre de M. Charles Villers à M. Millin , sur un Recueil d'anciennes Poésies allemandes*. Voy. sur-tout p. 9, 10, 11 et 13. Après avoir dit que l'imitation servile des anciens nous avait trop

flexions ne s'offriront que trop souvent à l'esprit du lecteur de l'histoire de la littérature d'Espagne, quand il la verra tour à tour victime de deux extrêmes, d'une servile imitation des

fait oublier ce qui nous convenait mieux, ce qui procédait de l'ensemble de notre manière d'être: « Ainsi fut tranché le fil, s'écrie M. de Villers, qui attachait notre culture poétique à la culture poétique de nos pères. Nous devînmes infidèles à leur esprit, pour nous livrer sans réserve à un esprit étranger que nous entendions mal, qui n'avait aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, nos mœurs, notre histoire. L'Olympe avec ses idoles. . . . remplaça. . . . le ciel des Chrétiens et ses miracles. . . . ; la muse des modernes, soumise à cette transfusion, reçut dans ses veines un sang étranger qui ne put jamais s'assimiler entièrement à sa vie. . . . ; le monde de la poésie devint un tout autre monde que le monde vulgaire. . . . ; on n'y entendait parler que de Troie ou de Thèbes. . . . , de Rome, de héros et de dieux étrangers. . . . Les législateurs de la poésie ancienne, à demi compris ou faussement interprétés, furent les oracles suprêmes de notre nouveau parnasse. . . . Notre nature propre et originaire combat toujours sourdement cette vie artificielle qu'on nous a forcés de revêtir. Nous ne sommes

anciens qui mettait des entraves au libre développement du génie national, et d'une imagination déréglée que l'étude de leurs immortels ouvrages n'avait point formée au sage emploi de ses richesses.

Les lecteurs français trouveront peut-être dans cet ouvrage quelques principes de goût qui ne s'accordent pas entièrement avec ceux que de grands modèles et d'habiles critiques

plus d'un seul jet : l'unité de notre existence est troublée, et nous ressemblons au monstre d'Horace. . . . ; et qui voudrait y regarder de près, trouverait peut-être qu'à la longue c'est de là qu'est né ce refroidissement des âmes pour la religion, pour la simplicité et la sainteté de l'Evangile, pour tout ce qui est vraiment grand, noble et humain, dont le gigantesque, l'ampoulé et le maniéré ont pris la place dans l'opinion. . . . ; non pas que ces défauts aient, en aucune manière, appartenu aux anciens, mais parce qu'ils appartiennent à la fausse route que nous avons prise, en voulant devenir autre chose que ce à quoi nous destinait la sage nature dans le monde moderne et chrétien. »

ont consacrés en France. Chaque nation a son point de vue; et l'on ne niera pas que pour envisager un objet sous toutes ses faces, il ne soit utile d'en changer quelquefois. Au reste, quelles que soient les opinions de M. Bouterweck, il les énonce toujours avec autant de modération que de bonne foi; et s'il blâme les applications fausses ou trop rigoureuses à son avis, qu'on a pu faire quelquefois des principes de la littérature française aux littératures étrangères, rien n'annonce qu'il blâme ces principes en eux-mêmes, quand ils sont bien entendus et convenablement appliqués.

Nous désirerions pouvoir faire connaître le traducteur de l'ouvrage de M. Bouterweck; mais nous n'avons que la permission de dire, que c'est le même auquel nous devons déjà

quelques autres traductions de livres allemands (des *Lettres de Gessner à son fils*, de celles de *Jean de Muller*, etc.), remarquables par le double mérite du style et de la fidélité. Celle que nous publions a un avantage sur le texte allemand ; elle offre la traduction française de plusieurs passages tirés des écrivains espagnols, que l'auteur allemand s'était par-tout contenté de transcrire en espagnol. Un homme de lettres distingué, qui possède les trois langues, a bien voulu rendre ce service à l'ouvrage ; et nous ne doutons pas que le lecteur ne partage notre reconnaissance pour la peine qu'il s'est donnée.

On trouvera à la fin du volume un fragment intitulé : *Songe de Las Casas*. L'original est de feu M. *Engel*, de Berlin, un des premiers écrivains

de l'Allemagne, et parut pour la première fois dans *les Heures* (Horen), journal allemand que publiait le célèbre Schiller. (3^e. numéro de 1795, pages 70 = 80. Tubingue, chez Cotta; in-8^o.) Le traducteur de l'ouvrage de M. Bouterweck ayant mis ce morceau à notre disposition, nous ne croyons pas, le trouvant aussi bien pensé que bien écrit, devoir en priver nos lecteurs, bien que cette fiction n'ait qu'un faible rapport avec l'histoire littéraire d'Espagne, et qu'un des faits sur lesquels elle repose semble controuvé (1).

(1) Le conseil donné par Las Casas, de faire cultiver les colonies américaines par les nègres d'Afrique. M. le sénateur *Grégoire* a prouvé, dans un mémoire présenté à la troisième classe de l'Institut, que cette ancienne tradition sur l'origine de la traite des noirs, était dénuée de fondement.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

INTRODUCTION.

LA péninsule au-delà des Pyrénées, cette portion du continent de l'Europe qui comprend aujourd'hui l'Espagne et le Portugal, renfermait, vers le milieu du treizième siècle, quatre royaumes chrétiens et plusieurs états mahométans. Plus de 500 ans s'étaient écoulés depuis la bataille de Xerez de la Frontera (en 712), qui avait livré aux Maures la plus grande partie de l'Espagne, et ceux-ci s'étaient vus contraints à leur tour, par les victoires successives des Chrétiens, de se retirer vers l'extrémité méridionale de la presqu'île, où il était facile de prévoir qu'ils ne pourraient se maintenir long-temps.

Pendant cette lutte de cinq siècles entre les

Arabes-Maures et les Chrétiens de l'Espagne, les deux partis, quoique animés l'un contre l'autre d'une haine fanatique, s'étaient rapprochés sans le vouloir par les opinions et par les mœurs. Non-seulement ils cultivaient en commun les arts de la paix dans les intervalles de repos qui succédaient aux batailles, mais ils sentaient les uns pour les autres cette estime involontaire que le brave ne peut refuser au brave qu'il combat. Des liaisons d'amour ou de galanterie avaient contribué encore à rapprocher les deux nations. L'Arabe, qui, même dans son désert natal accorde aux femmes des égards et une liberté que les autres nations de l'Orient leur refusent, apprit sans peine, dans le commerce d'un peuple issu des anciens Germains, à connaître la véritable galanterie; et, d'un autre côté, l'imagination ardente des Espagnols, sous un climat peu différent de celui de l'Arabie, était mieux disposée encore à prendre une couleur orientale. Du mélange de ces deux caractères si voisins l'un de l'autre, naquit l'esprit de la chevalerie espagnole, qui n'était au fond que l'esprit de la plupart des nations européennes de ce temps, et s'en distinguait seulement par une forme particulière, mais qui, sous cette forme et jusqu'à

un certain point , fit des Arabes un peuple européen , et des Espagnols un peuple oriental.

Au commencement de cette longue guerre entre les Arabes et les Chrétiens , les premiers étaient , sans comparaison , la nation la plus polie de l'Espagne. En Europe ainsi qu'en Asie , sous les califes de Bagdad , cet essaim d'enthousiastes belliqueux avait appris , avec une admirable promptitude , à sentir les avantages de la civilisation. Ils avaient apporté de leur terre natale une langue dès long-temps cultivée , et qui , avant Mahomet lui-même , offrait déjà un instrument flexible à la poésie et à l'éloquence. Cette langue obtint bientôt la préférence sur le barbare *romanzo* , qui , vraisemblablement , n'était encore assujéti à aucune règle fixe : car , à l'époque de l'invasion des Arabes , les Visigoths , maîtres de l'Espagne depuis le cinquième siècle , n'avaient commencé que depuis peu de temps à se mêler avec les *Provinciaux* , c'est-à-dire , avec les descendans des anciens sujets romains. Il était résulté de ce mélange une nouvelle langue vulgaire ; mais cette langue informe , espèce de latin corrompu , était encore abandonnée aux caprices du hasard qui l'avait fait naître. Les Chrétiens qui habitaient les provinces conquises

par les Arabes. l'oublèrent bien vite, et s'accoutumèrent si promptement à la langue de leurs nouveaux maîtres, que, selon le témoignage d'un évêque de Cordoue qui vivait au neuvième siècle, de mille Chrétiens espagnols, à peine y en avait-il un seul qui pût réciter les prières de l'église latine avec intelligence, tandis que beaucoup d'entr'eux s'exprimaient élégamment en arabe, et faisaient même des vers en cette langue (1).

A mesure que les Chrétiens, sortis des montagnes des Asturies où ils s'étaient réfugiés, regagnèrent du terrain en Espagne, le *romanzo* espagnol étendit ses progrès avec eux. Cependant cette langue était encore si pauvre et si grossière, que, pour se mettre en état de suffire même aux besoins de la vie commune, il fallut qu'elle em-

(1) Ces renseignemens qu'on doit originairement à l'*Indiculus luminosus* de l'évêque Alvaro de Cordoue, selon la préface du glossaire de Ducange, ont été recueillis, pour la première fois, par Vélasquez, dans son histoire de la poésie espagnole. Voy. *Eichhorn*, histoire générale de la civilisation et de la littérature. (*Allgem. Geschichte der Cultur und Litteratur*, t. 1, p. 121.) Comme la poésie des Arabes espagnols est étrangère au sujet de cet ouvrage, nous n'en parlerons point ici.

pruntât de sa riche et élégante rivale une multitude de mots nouveaux.

La langue vulgaire des différentes provinces de l'Espagne était trop loin encore de la langue romance perfectionnée (*Volgare illustre*) qu'on parlait en Italie dès le temps du Dante, pour qu'un Dante même, s'il s'en fût trouvé un en Espagne à cette époque, eût pu en former une langue écrite commune à tous les états espagnols. Vers le milieu du treizième siècle, par une rencontre assez singulière, les trois principaux idiomes qui se partageaient l'Espagne étaient représentés par trois royaumes indépendans. Dans celui de Castille, auquel celui de Léon fut réuni irrévocablement en 1230, la langue castillane dominait exclusivement. Dans le Portugal, on parlait la langue appelée aujourd'hui *portugaise*, et dans l'Arragon dominait le catalan, espèce de *romanzo* peu différent de celui qu'on parle encore dans les provinces méridionales de la France, mais qui diffère d'une manière frappante des idiomes castillan et portugais. Le catalan était aussi en usage dans le petit royaume de Navarre, mais seulement parmi les classes supérieures composées des descendans des Français ou des Goths espagnols : la plupart des Navarrins parlaient

encore la langue des anciens Cantabres appelée aujourd'hui le basque ou le vasque, et dont l'usage s'est perpétué le long des Pyrénées et dans la province espagnole de Biscaye.

Il n'est pas inutile de jeter un coup-d'œil sur la carte, pour distinguer plus exactement qu'on ne le fait d'ordinaire, les anciens territoires où régnaient autrefois les trois principaux idiomes de l'espagnol. Sans une connaissance assez précise des limites géographiques qui, avant la séparation politique des Portugais et des Castellans, séparaient déjà ces deux peuples l'un de l'autre, et tous deux ensemble des Arragonais, on ne saurait décider la question agitée entre les deux premières nations relativement au mérite de leurs langues respectives et à l'influence que leurs défauts et leurs avantages ont exercée sur le génie poétique des peuples qui les parlent. Quant à la langue basque, elle n'a jamais eu qu'une liaison accidentelle et peu importante avec la langue espagnole, avec laquelle, d'ailleurs, elle n'a pas la moindre analogie (1).

(1) Velasquez, Dieze, et d'autres littérateurs, nous ont conservé quelques faits et quelques observations sur l'histoire de la langue et de la poésie des basques;

Il y a lieu de croire qu'antérieurement à l'invasion des Arabes, on parlait, le long des côtes de la Méditerranée, depuis les Pyrénées la jusqu'à Murcie, une langue formée d'un latin corrompu; que cette langue avait pénétré dans la France méridionale et s'était répandue à l'orient, depuis les Pyrénées jusqu'aux frontières de l'Italie. Ses principaux dialectes étaient le catalan, le valencien, le limousin et le provençal. De toutes les langues de l'Europe moderne, celle-là fut cultivée la première : c'est dans cette langue que les troubadours ont chanté jadis sur les mêmes modes, pour les Français, les Italiens et les Espagnols. Ce fut probablement de la Catalogne qu'elle commença à s'étendre le long de la chaîne des Pyrénées. Après le rétablissement du *romanzo* espagnol, le royaume d'Arragon devint la seconde patrie de la langue catalane, et elle y fut, avec la poésie des troubadours, l'objet de l'attention et de la faveur particulière des princes et des seigneurs; mais dans le même temps que cette poésie catalane avait cessé d'être cultivée,

mais cette langue, avec ce qu'elle peut avoir produit d'ouvrages poétiques, ne paraît pas avoir étendu son influence au-delà de son territoire natal.

le royaume d'Arragon fut réuni à la couronne de Castille, et une poésie nouvelle y pénétra avec la langue castillane. La Castille était le siège du gouvernement des deux royaumes réunis ; cette circonstance, le développement énergique des talens de ses peuples, leur esprit d'héroïsme, et l'orgueil toujours plus franchement exprimé avec lequel ils savaient faire valoir leurs avantages, assurèrent bientôt l'empire à la langue castillane. L'ancienne langue des provinces d'Arragon, de Catalogne, de Valence et de Murcie, fut bannie de la littérature, ainsi que de la cour et des classes supérieures de la société. Ce ne fut cependant que vers le milieu du seizième siècle que la langue castillane devint, dans le sens propre de ce mot, la langue dominante de toute la monarchie espagnole (1).

(1) Un passage cité par Eichhorn dans son Histoire générale de la civilisation et de la littérature, t. 1, p. 129, et pris dans l'histoire de Valence de Scuolano, montre mieux que tout autre exemple, combien, depuis la réunion des monarchies arragonaise et castillane, on ressentait dans les ci-devant provinces d'Arragon la décadence de la langue catalane ou valencienne ; mais il faut que l'aimable langue des troubadours ait manqué

Cette langue castillane (*lengua castellana*), qui s'appelle aujourd'hui la langue espagnole par excellence, prit sans doute aussi naissance, avant l'invasion des Arabes, dans la partie septentrionale et dans le milieu de la péninsule. Il serait difficile de rechercher de nos jours jusqu'où elle avait pu s'étendre vers le midi. Lorsque les Espagnols commencèrent à reconquérir la patrie de leurs ancêtres, elle franchit avec les vainqueurs les montagnes des Asturies et s'étendit par degrés vers le sud. Elle fut d'abord adoptée par le royaume de Léon et l'ancienne Castille, où on la parle encore aujourd'hui dans sa plus grande

de perfectibilité; sans cela il serait difficile de concevoir que les poètes de la Catalogne eussent sitôt consenti à faire usage du langage castillan: car la jalousie qui régnait depuis long-temps entre les ci-devant provinces d'Arragon et de Castille a eu des conséquences politiques qui se sont prolongées jusque dans le dix-huitième siècle. Ce défaut de perfectibilité de la langue des troubadours, peut avoir tenu, en partie, à l'incertitude avec laquelle elle flottait entre les divers dialectes. La différence de ces dialectes est sur-tout remarquable, lorsque l'on compare la langue provençale écrite par les troubadours français avec celle du royaume de Valence, appelée *lengua valenciana*. La langue des trou-

pureté (1), et suivit pas à pas la fortune des armées castillanes, jusqu'à ce qu'enfin elle parvint à dominer dans les provinces même les plus méridionales, où la langue arabe lui opposa la plus longue résistance. Comme le castillan fut cultivé plus tard que le catalan, on ne peut guère douter qu'il n'ait dû à ce dernier une partie de son perfectionnement; mais l'harmonie pleine et soutenue de

badours provençaux se comprend sans peine et se devine aisément, lorsqu'on entend le français et l'italien; il n'en est pas de même de la langue du royaume de Valence, qu'on ne comprend point quand même on connaît le castillan. Qu'on lise, par exemple, un passage du livre *de les Dones* de Mosen, (c'est-à-dire, *monsieur* au lieu de *don* en castillan), Jaume (c'est-à-dire Jacques) Roig. (C'est un des derniers poètes qui aient écrit dans cette langue.) Nouvelle édition; à Valence, 1735, in-4°. Tout ce morceau est en petits vers comme les suivans :

Yo com absent, etc.

Aussi les étrangers mêmes qui ne sont restés que peu de temps à Madrid, parlent-ils plus couramment la langue castillane que ne le font la plupart des habitans des anciennes provinces arragonaises.

(1) C'est du moins ainsi que l'affirme Gregorio Mayans y Ziscar, dans son ouvrage connu sous le titre de *Origines de la lingua española*, t. 1, p. 8.

la langue castillane suffit pour faire reconnaître en elle un *romanzo* d'une tout autre nature. La suppression des terminaisons latines qui donne au catalan une ressemblance frappante avec le français, déplaisait aux Castillans ; et leur langue, par l'abondance de ses voyelles sonores et ses syllabes accentuées , se rapprochait plus de l'italien que les autres idiomes espagnols. Cependant, malgré l'harmonie de cet idiome , on y retrouvait encore l'aspiration âpre des langues germaniques et de l'arabe rejetée par tous les autres dialectes romans (1).

(1) Un ancien préjugé attribue au mélange des Castillans et des Arabes l'aspiration âpre et gutturale qui se retrouve dans la langue espagnole comme dans l'arabe et l'allemand. Il est plus probable , cependant , que cet accent est un reste de l'ancienne prononciation germanique des Visigoths, qui se sera maintenue plus intacte dans les montagnes de la Castille que dans les autres parties de l'Espagne, et qui, dans la suite , se sera confondue d'autant plus aisément avec la prononciation arabe. Ce qui ajoute à la vraisemblance de cette opinion , c'est que les mêmes mots arabes qui se prononcent aspirés dans l'espagnol où ils ont passé, se prononcent avec le son de l'*s* ou du *z* dans le portugais où ils se sont nationalisés de même. Remarquons

Le *romanzo* qui a donné naissance à la langue portugaise, s'était probablement formé le long des côtes de la mer Atlantique, long-temps avant qu'il existât un royaume de Portugal. Cet idiome se rapprochait beaucoup plus de la langue castillane que du catalan ; mais il avait un grand rapport avec ce dernier par le raccourcissement des mots, dans les formes grammaticales aussi-bien que dans la prononciation, qui était propre au catalan comme au portugais. Il ne se distinguait pas moins du castillan par la suppression totale de l'aspiration âpre, par la fréquence de ses sifflemens, et par la quantité de ses voyelles nasales qui ne se trouvent chez aucun peuple de l'Europe, excepté chez les Français et les Portugais. Dès les temps les plus reculés, la province espagnole de Galice, qui n'est séparée du Portugal que par des limites politiques, avait adopté cet idiome, qui y est encore aujourd'hui non moins

encore que les Castillans prononcent le *g* même devant l'*e* et l'*i* à peu près comme les Allemands ; ce qui n'a lieu dans aucune autre langue romance, et que la manière dont ils changent l'*o* en *ue* est analogue à la métamorphose de l'*o* en *ö* chez les Allemands. Comparez, par exemple, le mot allemand *Körper* avec l'espagnol *cuerpo*, *Pöbel* avec *pueblo*, etc.

national qu'en Portugal même ; et il s'était acquis une si grande faveur , que le roi de Castille Alphonse X, surnommé le Sage, faisait des vers dans l'idiome galicien. Mais lorsque la langue de la cour, la castillane , se fut introduite en Galice, et y fut devenue celle des classes supérieures, le dialecte de cette côte occidentale ainsi que celui de la côte opposée, le catalan, devint en peu de temps un simple patois populaire (1) ; et sans doute la

(1) Les Espagnols rendraient peut-être plus de justice à la langue portugaise si elle ne leur offrait pas tant de ressemblance avec le patois galicien des porteurs d'eau de Madrid. En revanche, les Portugais trouvent la prononciation castillane rude et traînante, et, qui pis est, peu naturelle. Ces deux nations ne peuvent pas plus s'accorder sur le mérite de leurs langues respectives, que les Suédois et les Danois sur le mérite des leurs, parce que le castillan et le portugais, comme le suédois et le danois, ne sont, dans le fond, que deux dialectes d'une même langue ; et de même que le suédois, en accordant à la langue danoise l'avantage de la douceur, trouve cette douceur molle et désagréable, et donne la préférence à son propre langage, plus dur, mais plus abondant en voyelles pleines et sonores : ainsi l'espagnol dédaigne la douceur de la langue portugaise. Une des singularités de cette dernière langue est la suppression de la lettre *l* dans un grand nombre de

langue portugaise elle-même, qui, dans sa perfection actuelle, ne doit plus être confondue avec le patois galicien, aurait difficilement obtenu l'honneur d'une culture littéraire, si le Portugal, qui formait un royaume indépendant depuis le douzième siècle, ne s'était trouvé engagé dans une lutte perpétuelle avec la Castille, et n'était toujours resté fidèle à son caractère national, même pendant les soixante ans (de 1580 à 1640) qu'il demeura soumis à la domination castillane (1).

mots; par exemple, *cor* pour *color*; *paço* pour *palacio*; et sur-tout la métamorphose de *l* en *r*, comme dans les mots *branco*, *brando*, au lieu de *blanco*, *blando*.

(1) Précisément à cette époque, lorsque le Portugal était une province espagnole, parurent à Lisbonne les deux premiers essais d'une histoire de la langue et d'une théorie de l'orthographe portugaises. L'auteur de ces deux ouvrages, Duarte Nuñez de Liaõ, était homme d'état et homme de lettres (*desembargador da camara da supplicação*). Le premier a pour titre: *Origem da Lingoa portugueza*. Lisb., 1606, in-8°. Il est dédié au roi d'Espagne Philippe III, qui cependant n'est appelé dans cette dédicace, que don Phelipe II de Portugal. Dans sa préface, l'auteur dit que son second et son plus ancien ouvrage (*Orthographia da*

D'après les caractères distinctifs de ces trois principaux dialectes du *romanzo* qui forma la

Lingoa portugueza. Lish. 1576, in-8°.), est le premier ouvrage qui ait paru dans ce genre ; mais depuis ce temps, les Portugais n'ont pas mieux réussi que les Allemands, à donner à leur orthographe des règles fixes et uniformes. Pour imiter la nasale française dans les syllabes finales, le changement de l'*m* en *aõ* paraît avoir été adopté de si bonne heure, que déjà Nuñez de Liaõ y avait acquiescé. (On dit donc, par exemple, *nacaõ* ou *naçam*, *naõ* ou *nam*; on le prononce comme en français *on*, *bon*.) Il eût été heureux qu'il eût pu réussir à faire retrancher l'*h* inutile dans *hum* et *hume* (emprunté du latin *unus* et *una*), comme on l'a fait depuis dans la nouvelle orthographe portugaise devenue plus élégante. De petites remarques de ce genre fournissent beaucoup plus à l'observation qu'on ne pourrait le croire d'abord. Tant qu'une nation est ainsi occupée à se créer une orthographe, cela prouve qu'il lui manque un certain degré de connaissances, soit qu'elle ait mal réussi dans la direction de ses travaux, soit qu'elle entre à peine dans la bonne route. Et pourquoi, par exemple, les Français, les Italiens, les Espagnols et les Portugais écriraient-ils de quatre manières différentes un même mot prononcé de la même manière, comme pour le mot *bataille*, *bataglia*, *batalla*, *batalha* ?

langue vulgaire et écrite de l'ancienne Espagne (1), il est aisé de voir pourquoi la poésie catalane ou limousine n'a pu se soutenir à côté de la poésie des Espagnols et des Portugais, dont elle avait précédé la naissance, et pourquoi la poésie de ces deux derniers peuples a pris et conservé le même caractère, et a parcouru les mêmes périodes de perfectionnement et de décadence. La poésie catalane, dès son origine, était indissolublement liée à la langue des troubadours, et toutes deux s'aidèrent mutuellement à soutenir leur considération, aussi long-temps qu'il y eut des cours d'amour, des assemblées solennelles de troubadours, et les autres cérémonies galantes où brillait la *science gaie* de ces chantres de l'amour et de la courtoisie chevaleresque. Mais lorsque toutes ces formes furent épuisées, lorsqu'un autre genre de galanterie devint à la mode, lorsqu'enfin une autre espèce de poésie, plus élégante et toute nouvelle en Espagne, y eut été apportée de

(1) Ainsi l'on ne doit plus, en suivant l'opinion de Ducange (Gloss., préf., § 34 et suiv.), diviser l'*idioma vulgare* des habitans actuels de la presqu'île au-delà des Pyrénées, en *castellanum*, *limosinum* et *vasconicum*.

l'Italie et se fut étendue avec la langue castillane ; alors les Catalans , les Arragonais et les Valenciens commencèrent eux-mêmes à faire des vers dans ce nouveau style, et renoncèrent à leur langue maternelle , du moins en poésie.

L'ancienne poésie castillane était aussi étroitement alliée à la poésie portugaise et galicienne qu'éloignée de la poésie limousine. Ce n'est pas que les troubadours limousins n'eussent fait entendre leurs chants dans les cours des rois de Castille et de Portugal ; mais ces deux nations étaient déjà accoutumées à d'autres accens , à un autre rythme, enfin à une autre poésie qu'elles s'étaient créée elles-mêmes. Cette poésie nationale, inconnue aux provinces arragonaises, unissait par un même lien les nations portugaise , castillane et galicienne , en leur représentant avec fidélité les mœurs et la manière de penser qui leur étaient communes. Il importait peu que l'idiome portugais choquât l'oreille des Castillans et que la langue castillane déplût aux Portugais ; la poésie n'en était pas moins la même dans les deux idiomes , et les querelles politiques des deux nations ne nuisirent jamais à leur concorde poétique. A la vérité, les Castillans se persuadèrent de plus en plus qu'il était impossible d'exprimer naturel-

tement des sentimens héroïques avec des paroles portugaises ; mais les Portugais réfutèrent par le fait cette opinion injurieuse (1).

L'ancienne poésie castillane , portugaise et galicienne , était plus véritablement nationale , que ne l'ont jamais été ni la provençale , ni l'italienne. Briller dans les cours , amuser les grands , embellir leurs fêtes , n'était pas le but qu'elle se proposait ; née dans le tumulte des armes , au milieu des dangers , des passions , des aventures périlleuses ou galantes , si communes dans les siècles de la chevalerie , elle se consacrait à en perpétuer le souvenir. Presque tous les héros de ces aventures en étaient en même temps les chantres ; en Portugal , sur-tout , l'art de versifier était si généralement répandu dans toutes les classes , que , dans la suite , l'historien Manuel de Faria y Sousa croyait pouvoir appeler chaque mon-

(1) Vélasquez , qui avait senti combien cette assertion était puissamment réfutée par la *Lusiade* , s'est tiré d'affaire en louant le poëte aux dépens de la langue portugaise. Après avoir jugé celle-ci avec autant de rigueur que la plupart des Espagnols , il ajoute : « Les muses furent d'un autre avis quand elles parlèrent par la bouche de Camoëns. »

tagne du Portugal un parnasse, et chacune de ses sources une hippocrène (1). On donna probablement le nom général de *romances* à ces chansons héroïques ou galantes composées en langue vulgaire ou *romanzo*, et dont le peuple et les nobles ne pouvaient se rassasier. On sent bien que les faiseurs de romances ne distinguaient pas les différens genres de poésie avec l'exactitude d'un habile critique; cependant, ils distinguèrent soigneusement différens mètres et différentes formes poétiques nationales, qui n'avaient aucune ressemblance avec les mètres et les formes en usage dans les poèmes provençaux et limousins. C'est ici le lieu de donner quelques détails sur ces formes poétiques particulières aux Castellans et aux Portugais.

La forme la plus usitée chez ces peuples, était celle des *redondilles* (*redondillas*). Sous ce nom,

(1) *Cada fuente de Portugal y cada monte son hippocrenes y Parnasos*, dit Manuel de Faria y Sousa, dans son *Epitome de las Historias portuguesas*. Le père Sarmiento, écrivain espagnol, que les préjugés de son pays n'ont point empêché de rendre justice à la poésie portugaise, cite aussi ce passage dans l'ouvrage instructif qu'il a intitulé: *Memorias para la poesia española*.

qui fut donné dans la suite plus habituellement à quelques espèces particulières du même genre de poëme , il semble que l'on comprenait dans l'origine , tous les vers composés de quatre pieds trochaïques. Des vers de cette espèce que , dans des langues comme celle de l'Espagne, chacun peut improviser au besoin , plaisaient par leur simplicité autant que par leur harmonie , à des peuples chez qui la poésie devait être en même temps chevaleresque et populaire (1). Il est difficile de croire, avec quelques écrivains espagnols, que cette forme de vers ne soit que l'hexamètre coupé en deux (2); elle paraît être plutôt une

(1) C'est dans ce même mètre que les serfs de l'Esthonie modulent encore leurs poëmes sans art. Voyez Petri , Mémoires sur les Esthoniens (*Nachrichten von den Esthen*), t. 2, p. 69. Les littérateurs ne s'accordent pas sur l'origine du mot *redondillas*, qui paraît venir plus naturellement de *redondo*, rond, que d'une petite ville appelée *Redondo*. On dit aussi *redondillos*, sous-entendu *versos*.

(2) Sarmiento cite à l'appui de cette opinion des hémistiches de Virgile , qui lui paraissent des redondilles : *Inter viburna cupressi : Tondenti barba cadebat*. Il y a bien là, en effet , huit syllabes , mais non pas quatre trochées.

réminiscence des anciennes chansons militaires des Romains, qu'on avait souvent entendues en Espagne, et dont la mémoire pouvait avoir été transmise par les provinciaux espagnols, aux Visigoths, leurs conquérans (1). Grâce aux redondilles, chacun pouvait chanter sur sa guitare, sans grand effort d'esprit, les sentimens tendres ou héroïques qu'il éprouvait; on n'y regardait encore de bien près ni pour la distinction des syllabes longues et brèves, ni pour l'exactitude des rimes. S'il s'agissait de faits à raconter, genre de composition auquel, dans la suite, on appliqua plus particulièrement le nom de *romance*, on laissait échapper un vers après l'autre, à mesure qu'il venait dans l'esprit; mais si l'on voulait exprimer des pensées et leur donner la

(1) Comment se fait-il qu'aucun écrivain espagnol ne se soit rappelé les anciennes chansons des soldats romains, qui sont si évidemment des redondilles? Suétone nous en a conservé quelques-unes, assez peu édifiantes, il est vrai, entr'autres l'espèce de vaudeville scandaleux que les soldats de César chantèrent au triomphe de leur général chéri, qu'ils ne croyaient pas rabaisser par cette licence. Il nous reste des derniers temps de la poésie latine quelques vers de Prudence sur ce même mètre, que Sarmiento a cités.

popularité de la chanson, on les renfermait dans des vers distribués en périodes, ce qui produisit les strophes régulières appelées stances ou couplets (*estancias* et *coplas*). Quelquefois aussi, pour augmenter l'effet du rythme en le variant un peu, on entremêlait avec les redondilles des vers qui n'avaient que la moitié de la mesure des autres. A l'exemple des Arabes, les poètes espagnols s'applaudissaient de savoir composer de longues romances dont tous les seconds vers finissaient par la même rime (1); en revanche, si dans d'autres romances en rimes variées, il se glissait quelques vers sans rime, personne ne s'en choquait. Enfin, dans des temps plus modernes,

(1) Sans savoir l'arabe, il suffit de lire des vers arabes écrits avec nos caractères, pour apercevoir l'influence que les monorimes des Arabes ont eue sur l'ancienne poésie castillane. Voyez, par exemple ce passage du Coran :

Va Sciamsi, va dhohàha,
 Val Kamari eda talàha,
 Van nahari eda giallàha,
 Val Laïli eda jagsciàha, etc.

Cependant, comme il fallait à l'oreille des Espagnols quelque variation dans les rimes, ils préférèrent une rime dominante à une rime unique.

on s'aperçut que les redondilles n'en étaient que plus agréables à l'oreille, si de temps en temps on substituait à la rime exacte ou pleine, une rime imparfaite ou inexacte qui fût l'écho de la voyelle et non de la consonne finale du vers auquel elle répondait. Ainsi s'établit la distinction des rimes en *assonnantes* et *consonnantes* qu'on ne trouve chez aucune autre nation (1); et de cette manière, les redondilles, toujours variées et toujours simples, furent pour la poésie espagnole et portugaise ce qu'avait été l'hexamètre pour la poésie grecque et latine, et quelque chose de plus encore. Elles devinrent le mètre le plus en usage même pour la poésie dramatique.

Presque en même temps que les redondilles, on vit naître les stances dactyliques que l'on appelait *versos de arte mayor*, parce qu'on jugeait

(1) Des assonances comme celles-ci, *noble et pone*, *dolor et coracon*, sont assez faciles à apercevoir; mais dans quelques anciennes romances, le retour de la même consonne paraît tenir lieu d'assonance. On y trouve, par exemple, de suite ou à de courts intervalles, des vers terminés par les mots *baxo*, *crucifixo*, *enojo*, etc. (Il n'est pas inutile de remarquer qu'en espagnol l'*x* et le *j* se prononcent de même.)

cette espèce de vers d'une plus grande difficulté que les autres. On croit qu'elles furent inventées en Galice et en Portugal (1); cependant quelques vers castillans très-anciens offrent aussi cette forme métrique. Comme les inventeurs de ces stances ignoraient complètement les principes de la prosodie, ils faisaient encore moins d'attention à l'exactitude du rythme dans leurs vers dactyliques, qu'à celle des rimes dans leurs redondilles. Ils se contentaient de compter de suite onze ou douze syllabes, et ils laissaient au hasard le soin d'en faire des dactyles. C'est probablement la raison qui fit abandonner presque entièrement cette forme de vers, lorsque le goût plus éclairé, en conservant aux redondilles leur ancienne considération, refusa la même faveur au mètre moitié dansant, moitié boiteux, des vers *de arte mayor* (2).

(1) Voyez les renseignemens donnés dans une ancienne lettre du marquis de Santillana, duquel il sera bientôt parlé dans cette histoire avec un plus grand détail. Sarmiento, p. 191.

(2) Les *versos de arte mayor*, espagnols et portugais, ressemblent beaucoup pour la résonnance des syllabes aux chansons anglaises du peuple. Seulement il est cer-

Outre ces formes métriques nationales propres aux Castellans et aux Portugais , celle du sonnet n'était pas inconnue en Portugal et dans l'Espagne occidentale , même avant qu'on y eût songé à imiter la poésie italienne. On devait probablement cette forme aux poètes limousins et provençaux. Elle eut peu de succès chez les anciens habitans de l'Espagne et du Portugal ; elle n'était pas assez populaire. Ils ne s'accommodèrent pas mieux des languissans alexandrins , quoique ce mètre ait été employé en espagnol plutôt qu'en aucune autre langue moderne : car dès le treizième ou peut-être même le douzième siècle , il existait des poèmes en alexandrins espagnols , composés par des moines qui avaient

tain que dans les plus anciennes strophes espagnoles et portugaises connues en ce genre , il y a encore un rythme beaucoup plus déterminé que dans les plus nouvelles poésies anglaises du même genre. Une ancienne chanson nationale et politique de Juan de Mena , commence ainsi :

Como el, que duerme con la pesada ,
 Que quiere y no puede jamas acordar ;
 Ma si lo puede a la fin desechar
 Queda la mente con el desvelada , etc.

employé cette forme d'après de mauvais vers latins (1).

(1) On trouve dans Sarmiento une histoire complète de toutes ces formes métriques. Nous parlerons ailleurs des alexandrins espagnols, en rendant compte de l'ancien poème dont ils ont probablement tiré leur nom.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE,
DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE JUS-
QU'À LA FIN DES DIX PREMIÈRES ANNÉES
DU SEIZIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

Monumens de l'enfance de la Poésie espagnole.

L'ORIGINE de la poésie castillane se perd dans les ténèbres du moyen âge. Il est hors de doute qu'au moment où le génie poétique s'éveilla dans le nord de l'Espagne, ses premiers accens n'aient été des romances et des ballades populaires. Lorsque Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le *Batailleur* (*el Campeador*), et plus connu sous le

nom arabe du Cid, aida Ferdinand I^{er}. à fonder le royaume de Castille (1), déjà, peut-être, d'informes redondilles répétaient le nom de ce héros si cher à sa nation. Il n'est pas prouvé, du moins, que parmi cette foule de romances dont sa vie a fourni le sujet, aucune ne date de ces temps reculés, et la tendance constante de la poésie espagnole indique la haute antiquité des romances de chevalerie; mais de ces mêmes romances, dans la forme où elles nous ont été conservées par écrit, les plus anciennes ne remontent pas au douzième siècle (2).

On a conservé cependant quelques ouvrages rimés en langue castillane, qu'on croit antérieurs

(1) Vers l'année 1036.

(2) On trouve dans Sarmiento une histoire très-détaillée, et malgré cela fort peu satisfaisante, de l'origine des premières romances castillanes. Aucun littérateur ne peut débrouiller ces épaisses ténèbres, sans joindre aux recherches les plus exactes l'esprit de critique le plus clairvoyant. Qui peut en effet découvrir dans quel siècle a été composée une chanson populaire dont l'auteur n'est point connu, et que les chanteurs défiguraient souvent sans attention, au gré de leur langage ou de leur goût ?

à toutes les romances connues (1). Le plus ancien de ces ouvrages est une chronique en vers intitulée *le Poème du Cid* (*Poema del Cid el Campeador*), dont le sujet est le bannissement et le retour de ce héros. On ne saurait accorder le titre de poème à cette chronique versifiée en alexandrins informes. Il serait difficile de fixer d'une manière sûre l'antiquité de cet ouvrage, d'autant plus qu'il existe en prose une autre chronique très-ancienne qui s'accorde avec celle-ci dans les faits principaux. Il importe peu que l'auteur ait

(1) C'est dans l'intention de sauver de l'oubli ces monumens jusqu'alors peu connus de l'ancienne poésie castillane, que D. Thomas Antonio Sanchez publia en 1775 son utile recueil de poésies castillanes antérieures au quinzième siècle. (*Collección de Poesias castellanas anteriores al siglo xv.*) Mais il paraît que cet ouvrage n'a pas été poussé au-delà du troisième volume qui a paru à Madrid en 1782. (Il a paru depuis un quatrième volume, qui contient les poésies de l'*archiprêtre de Hita*, et le poème d'*Alexandre le Grand*.) La fameuse lettre du marquis de Santillane sur l'ancienne poésie espagnole, se trouve dans le tom. 1^{er}. C'est la première fois qu'on l'aît publiée en entier. Don Sanchez y a joint un commentaire plein de savantes recherches philologiques.

vécu au milieu du douzième siècle, comme le veut son éditeur Sanchez, ou qu'il soit plus moderne; ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire de la poésie espagnole ne peut commencer à lui. Considérée comme curiosité littéraire, cette chronique est sans doute digne d'attention; mais ce qu'on peut y trouver de poésie tient au caractère national et à l'intérêt propre au sujet. Les événemens y sont racontés chronologiquement, dans l'ordre où ils se sont succédé; il n'y a aucune invention; et la seule chose qui donne à quelques parties de l'ouvrage un coloris poétique, c'est la naïveté chevaleresque du style, aidée de quelques situations heureusement peintes (1).

(1) Comme, par exemple, dans le passage que Sarmiento a retrouvé et cité. Ici la langue diffère beaucoup moins de l'espagnol de nos jours, que dans beaucoup d'autres endroits :

De los sus ojos tan fuertemente llorando
 Tornaba la cabeça e estavalos cantando.
 Vio puertas abiertas e uzos sin canados
 Alcandaras vaciàs sin pieles e sin mantos,
 E sin falcones, e sin azores, mudados.
 Sospirò mio Zid; ca mucho aviè grandes cuidados.
 Fablò mio Zid bien e tan mejorado :
 Grado a ti, señor Padre, que estas en alto.
 Esto me han envuelto mîs enemigos malos, etc.

Il y a moins de poésie encore dans la chronique fabuleuse d'Alexandre le Grand (*Poema de Alexandro Magno*), dont l'auteur et la date sont encore des sujets de contestation entre les érudits. Il importe peu à l'histoire de la poésie espagnole, que ce prétendu poëme appartienne au douzième ou au treizième siècle ; qu'il soit espagnol d'origine, ou une simple traduction d'une chronique française également ancienne, ou, ce qui est encore plus probable, d'un ouvrage latin dont la composition aura occupé les loisirs de quelque religieux. Toutes ces questions n'offrent que peu d'intérêt, même quand il serait vrai, comme le pensent quelques hommes de lettres, que les vers alexandrins doivent leur nom aux vers de cette chronique rimée. L'auteur, outre la grande affaire d'enfiler des rimes (1), paraît s'être proposé d'habiller Alexandre le Grand selon le costume des chevaliers du moyen âge. Dans cette

(1) Il nous dit lui-même dès le début de son poëme, combien il était fier d'être parvenu à faire rimer ensemble quatre vers de suite depuis le commencement jusqu'à la fin :

Fablar curso rimado per la quaderna via
Per silabas cantadas, ca es grant maestria.

intention, il nous apprend avec détail comment l'*enfant* Alexandre, dont la naissance avait été signalée par maints prodiges, annonça dès son enfance un nouvel Hercule au monde; comment il savait lire dès l'âge de sept ans; comment, dans la suite, il fut instruit dans les sept arts libéraux, sur lesquels il devait régulièrement chaque jour recevoir une leçon, et soutenir une dispute, etc. (1) Les officiers d'Alexandre portent les titres de comtes et de barons. À peine entrevoit-on quelques traits de la véritable histoire du héros grec, à travers ce grotesque mélange d'inventions insipides et de ridicules travestissemens.

Ce fut apparemment vers le milieu du treizième siècle, que Gonzale Berceo, religieux bénédictin, composa en vers alexandrins espagnols des prières, des légendes et des règles monastiques. Les littérateurs espagnols n'ont épargné aucune peine pour découvrir l'année de la nais-

(1) El padre a siete annos metiole a leer,
 Diole a maestros ornados de seso e de saber,
 Los mejores que pudo in Grecia escoger,
 Que lo sopiessen en las siete artes emponer;
 Aprend de las siete artes cada dia licion,
 De todas cada dia facia disputacion, etc.

sance et de la mort de ce religieux, et rendre ses ouvrages au public (1). Du reste, il n'appartient pas plus que ses devanciers à l'histoire de la poésie espagnole.

On nous a conservé les noms de quelques auteurs obscurs du même mérite et du même temps; mais, sans nous y arrêter, nous croyons devoir rappeler les obligations que la littérature a eues au roi Alphonse X, surnommé *le Sage*, ce qui veut dire ici *le Savant*. Cet homme, réellement extraordinaire pour le siècle où il a vécu, voulut joindre le titre de poète à ses autres titres d'honneur. Il n'est guère probable qu'il ait jamais fait une romance ou le moindre ouvrage d'imagination : son objet principal était de mettre dans ses

(1) Comparez Sarmiento et Sanchez. On trouvera aussi dans Vélasquez quelques notes qui ont rapport à ceci. Si Berceo avait fait des vers mondains, les littérateurs espagnols ne discuteraient pas avec autant de zèle l'histoire de sa vie. Une chose beaucoup plus vraie est que ce saint homme appelait ses vers mêmes de la prose. Le passage suivant le prouve.

Quiero far *una prosa* in roman paladino,
En qual suele el pueblo fablar a su vecino.
Ca non so tan letrado a far otro latino
Bien valdra, como ereo, un vaso de bon vino.

vers tout ce qu'il possédait d'érudition et de sciences. Ce fut en stances dactyliques, *versos de arte mayor*, qu'il se proposa d'enseigner les mystères de l'alchimie, car l'alchimie était sa science favorite; et, si nous en croyons ses vers, il a fait de l'or plus d'une fois, et s'est bien trouvé de ce talent (1). Les vers d'Alphonse ne sont pas entièrement dénués d'harmonie, et il paraît les avoir travaillés avec soin; du reste, on n'y trouve pas l'ombre de poésie. Ce n'est donc pas en faveur de ses vers, que nous plaçons Alphonse le Sage à la tête des poètes castillans; mais, sans être poète lui-même, il n'en a pas moins puissamment contribué aux progrès de la poésie, et par son zèle pour le perfectionnement de la langue castillane, et par l'émulation qu'excitait naturellement

(1) Alphonse tenait sa science, à ce qu'il nous apprend, d'un Egyptien qu'il avait fait venir exprès d'Alexandrie. Il ajoute qu'ils firent d'abord ensemble la pierre philosophale, qu'ensuite il la fit tout seul, et qu'il en tira parti pour augmenter ses finances.

La piedra que llaman filosofal
 Sabia facer e me la enseñò;
 Fizimosla juntos, despues solo yo;
 Con que muchas veces creció mi caudal, etc.

l'exemple d'un roi, et d'un roi que sa haute réputation de science rendait l'orgueil de sa nation. Les royaumes de Castille et de Léon lui eurent l'obligation d'une langue plus pure et mieux fixée, dans laquelle le génie poétique put se développer avec plus de liberté et d'énergie. Alphonse fit quelque chose de plus encore pour la littérature ; il fit traduire la Bible en castillan, et il en fit paraphraser ou commenter les livres historiques. On entreprit par ses ordres une chronique générale de l'Espagne, et une histoire de la conquête de la Terre-Sainte, d'après Guillaume de Tyr. Enfin, il introduisit dans la chancellerie l'usage de la langue vulgaire. Il n'y eut que la poésie populaire des Castillans qu'il négligea d'encourager, du moins immédiatement ; elle était trop simple et trop dénuée d'art pour lui. Ce fut probablement par cette raison, et non pas uniquement par vanité, qu'il favorisa les troubadours empressés à célébrer ses louanges sur des modes plus élégans et plus difficiles(1). Sa mort, arrivée en 1284, n'arrêta point le mouvement qu'il avait donné à la littérature ; mais elle dut coûter peu de regrets

(1) Voyez l'Histoire générale des troubadours, t. 2, p. 255, et t. 3, p. 329, etc.

aux faiseurs de romances , réduits à chanter dans le désert.

Jusqu'à la fin du quatorzième siècle , l'histoire de la poésie espagnole ne nous offre que les noms d'un très-petit nombre de poètes ; et cependant il est de toute vraisemblance que la plupart des vieilles romances castillanes qui ont été recueillies dans la suite, et plus ou moins retravaillées , datent d'une époque beaucoup plus ancienne. On dit que , dès le treizième siècle , avant le règne d'Alphonse X , un certain Nicolas et un abbé Antonio s'étaient déjà acquis une grande célébrité en ce genre (1). Mais jusqu'à l'invention de l'imprimerie , les savans , ou ceux qui prétendaient à ce titre , ne jugèrent pas les chants populaires dignes de leur attention ; et lorsque l'on commença à en accorder un peu aux anciennes romances , les noms d'un grand nombre de bons auteurs étaient déjà oubliés , et l'on s'embarrassa peu d'ôter aux autres le voile de l'anonyme qu'ils

(1) Sarmiento place dans le treizième siècle les plus anciennes romances castillanes , mais comme une simple supposition , et en ajoutant expressément qu'il n'en existe plus aucune de ce temps , du moins dans sa forme primitive.

avaient gardé. Nous croyons donc devoir remettre à donner des détails plus étendus sur les anciennes poésies romancières , jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'époque où elles furent publiées pour la première fois. Nous nous contenterons , en attendant , de rappeler ici quelques monumens moins connus , et qui ne sont pas sans intérêt, de la littérature espagnole du quatorzième siècle.

On peut considérer comme une preuve de l'influence que l'exemple d'Alphonse X eut sur les grands de Castille , les efforts que fit le roi Alphonse XI , au milieu des agitations politiques de son règne actif et orageux , pour mériter le titre de protecteur des lettres , et même d'écrivain distingué dans sa langue maternelle. Selon les savans espagnols , cet Alphonse fut l'auteur d'une chronique générale , écrite en redondilles (1). Cette chronique s'est perdue, ou peut-être est-elle ensevelie au fond de quelques anciennes archives. Quelque faible mérite qu'elle ait pu avoir sous le rapport de la poésie , il est digne de remarque que le roi ait préféré pour cet ouvrage le mètre

(1) Comparez ensemble Nicolas Antonio , *Bibliotheca hispana vetus* , à l'article de ce roi , et Sarmiento , p. 305.

facile des romances , à la roideur des alexandrins et des stances dactyliques. Grâce , peut-être , à cette préférence , les redondilles reprirent faveur en Espagne. Alphonse fit aussi écrire divers ouvrages en langue castillane , entr'autres une espèce de registre nobiliaire , ou une liste des familles nobles de Castille , avec l'indication de leurs biens de famille et autres possessions , et un livre des chasses (*libro de monteria*) , que plusieurs collaborateurs composèrent en commun. Si ces ouvrages n'étaient pas très-propres à hâter les progrès de la littérature , ils contribuèrent du moins à mettre en crédit la langue vulgaire , et excitèrent la noblesse à cultiver l'art d'écrire.

Mais le plus beau monument de la littérature espagnole du quatorzième siècle , est l'ouvrage politique et moral du prince de Castille don Juan Manuel , qu'il intitula *le comte Lucanor* (*el conde Lucanor*). Le prince Juan Manuel était , sous tous les rapports , un des hommes les plus distingués de son siècle. Il descendait du roi Saint Ferdinand , par une branche latérale de la maison de Castille (1). Il servit son roi Al-

(1) On a une vie de ce prince , écrite avec bon sens et simplicité par Gonzale de Argote y Molina , qui vi-

phonse XI avec toute la loyauté d'un chevalier , et sut , avec toute l'habileté d'un politique , se maintenir dans la faveur de ce prince qui aurait pu trouver tant de raisons pour en être jaloux. Après une foule d'actions brillantes , il fut nommé par le roi *adelantado mayor* , ou gouverneur de la partie de la Castille qui confinait au royaume maure de Grenade. Dans cette place , il fut la terreur des ennemis héréditaires de sa nation. Il fit une incursion dans le royaume de Grenade , livra une grande bataille au roi maure , et remporta une victoire éclatante. Il continua cette guerre pendant vingt ans , et soutint toujours un des premiers rôles dans l'état , au milieu des troubles qui déchiraient la Castille. Il mourut en 1362. Son livre est le fruit de sa longue expérience. On ne s'attendait pas à trouver dans un livre espagnol du quatorzième siècle tant de philosophie pratique , et une noblesse de sentimens si entièrement exempte d'ostentation ; tout cela

vait dans le seizième siècle. Cette vie est à la tête du *comte Lucanor* , qui fut publié pour la première fois par ce même Argote. L'ouvrage de Juan Manuel est rare , même en Espagne. L'université de Gœttingue en possède un exemplaire , édition de Madrid , 1642 , in-4°.

revêtu d'un style simple qui, dans sa naïveté antique, n'est nullement dépourvu de grâce et d'esprit. Pour bien sentir tout le mérite de cet ouvrage, il ne faut pas oublier qu'à l'époque où il fut composé les romans de chevalerie commençaient à s'emparer de la littérature naissante : le premier modèle de ces romans, l'Amadis de Gaule, était alors dans les mains de tout le monde. Cependant, on ne remarque dans le comte Lucanor aucune trace d'exagération romanesque; on y reconnaît par-tout les vertus du chevalier dans l'homme du grand monde, qui a bien vu et bien observé les hommes et qui les apprécie de sang froid. Don Juan Manuel avait tiré d'un long cours d'expériences des maximes de conduite qu'il ne voulait pas laisser perdre; dans cette vue, il en consigna plusieurs dans des sentences versifiées, et il encadra ces sentences dans l'histoire d'un comte Lucanor, qu'il supposa n'avoir ni assez de connaissances ni assez d'habileté pour se tirer d'affaire dans des circonstances difficiles. Il mit auprès de ce personnage un ministre (*consejero*), chargé d'avoir de l'esprit pour son maître, qui est souvent obligé de recourir à ses conseils. Le ministre, chaque fois qu'il est consulté, répond par une historiette ou par une

fable, et une sentence morale placée à la fin de l'histoire en fait l'application. Il y a quarante-neuf de ces espèces d'apologues. Tous n'ont pas le même mérite ; quelquefois l'intérêt se trouve dans la morale, d'autres fois dans le conte qui lui sert de cadre. Voici quelques-unes des sentences ou morales qui terminent ces historiettes : *Si tu as fait quelque bien en petit, fais-le aussi en grand, car le bien ne meurt jamais. — Celui qui te conseille d'ôter ta confiance à tes amis, veut te tromper sans témoins. — Ne risque pas ta fortune sur le conseil d'un pauvre. — Que celui qui est bien assis ne soit pas prompt à se lever. — Celui qui te loue de ce que tu ne possèdes pas a envie de te dérober ce que tu possèdes* (1). Cette dernière sentence est la mo-

(1) Si algun bien fizieres que chico assaz fuere,
Faz lo granado ; que el bien nunca muere.

Quien te conseja encobrir de tus amigos
Engannar te quiere assaz y sin testigos.

No aventuras mucho tu riqueza
Por consejo de ome que ha pobreza.

Quien bien see, non se lieve.

Quien te alabare con lo que no has en ti,
Sabe, que quiere relevar lo que has de ti.

ralité de la fable si connue du Corbeau et du Renard. On est frappé de la ressemblance qu'il y a entre la fable espagnole et la fable française, entre la naïveté sans art de Juan Manuel et la naïveté ingénieuse de La Fontaine. Du reste, on sent bien qu'il ne faut pas chercher dans un ouvrage espagnol du quatorzième siècle, cette connaissance approfondie du monde et des hommes, qui ne peut appartenir qu'à un siècle plus avancé dans la civilisation. Pour donner une idée de cet ouvrage très-peu connu, nous en traduirons ici la première histoire.

Un jour que le comte Lucanor s'entretenait avec son ministre Patronio, il lui parla en ces termes : « Patronio, vous savez que je suis grand chasseur et que j'ai fait des chasses que personne n'avait faites avant moi ; vous savez aussi que j'ai perfectionné avec beaucoup de succès les filets et les liens pour les faucons. Cependant, les médisans en prennent occasion de me tourner en ridicule ; et lorsqu'ils louent les exploits du Cid Ruy Diaz, ceux du comte Fernand Gonzalez, ou les conquêtes du saint roi don Fernand, ils ajoutent par malice que j'ai fait aussi de grandes choses, que j'ai perfectionné les filets et les liens pour les faucons. Et comme je sens bien que ces

louanges-là sont des moqueries , je vous prie de me dire quels moyens je dois prendre pour empêcher les gens de tourner en ridicule ce que j'ai fait de louable. — Monseigneur , répondit Patronio , permettez-moi de vous répondre en vous racontant ce qui arriva à un roi maure de Cordoue. » Le comte ayant désiré entendre cette histoire , Patronio la lui raconta en ces mots :

« Il y avait à Cordoue un roi maure nommé Alhaquime , qui gouvernait passablement son royaume , mais qui , d'ailleurs , n'avait pas grand souci de faire de belles actions et d'acquérir de la renommée , comme cela convient aux rois : car les rois ne doivent pas seulement songer à conserver leurs royaumes , il faut encore qu'ils tâchent de les agrandir par des voies justes , et qu'ils méritent d'être loués généralement pendant leur vie , et de laisser après eux une longue mémoire de leurs belles actions. Or , ce roi maure ne songeait point à cela , et ne s'embarrassait d'autre chose que de tenir table , de s'amuser et de se reposer. Un jour qu'on jouait devant lui d'un instrument appelé *albogon* que les Maures aiment beaucoup , le roi ayant écouté attentivement le son de cet instrument , trouva qu'on pouvait le rendre plus agréable , et , prenant l'al-

bogon, il y fit en dessous un trou de plus. Depuis ce temps, l'albogon rendit des sons beaucoup plus beaux. C'était, sans doute, une chose bonne en soi que le roi avait faite là, mais ce n'était pas une chose digne d'un monarque. Aussi le peuple en prit-il occasion de railler le roi tout en le louant; et quand les habitans de Cordoue voulaient s'extasier sur quelque chose, ils s'écriaient en arabe : *vahedezut Alhaquime*, c'est-à-dire, c'est l'invention du roi Alhaquime. Ce proverbe passa de bouche en bouche, et parvint enfin aux oreilles du roi, qui en demanda la signification. Il fallut bien le lui dire, et il en fut vivement piqué; mais, comme il était bon, il ne fit aucun mal à ceux qui parlaient de la sorte, et se contenta de chercher à faire quelque chose que tout le monde fût obligé de louer. La principale mosquée de Cordoue n'était pas encore finie; le roi lui donna ses soins, et vint à bout de l'achever et d'en faire la plus belle, la plus parfaite et la plus célèbre mosquée que les Maures eussent en Espagne; et, par la grâce de Dieu, cette mosquée est aujourd'hui une église appelée Sainte-Marie de Cordoue : car elle fut dédiée à la sainte Vierge par le saint roi don Fernand, lorsqu'il eut conquis le royaume de Cordoue. Le roi Alhaquime,

que ses sujets raillaient pour avoir perfectionné l'albogon , fut loué par eux d'avoir achevé et perfectionné la grande mosquée ; et depuis ce temps , lorsque les Maures admiraient un ouvrage , ils répétaient comme une véritable louange ce qu'ils avaient dit d'abord par moquerie : *C'est l'ouvrage du roi Alhaquime*. Pour vous, Seigneur, si vous êtes piqué d'entendre louer vos filets et vos liens pour les faucons , tâchez de faire d'autres choses plus grandes et plus nobles , et il faudra bien qu'on vous loue sérieusement. » Le comte approuva ce conseil ; il le suivit et s'en trouva bien. Et don Juan ayant jugé cette histoire d'un bon exemple , il l'écrivit dans ce livre et y ajouta ces vers : *Si tu as bien fait dans les petites choses, tâche de bien faire aussi dans les grandes, car le bien ne meurt jamais.*

Le Comte Lucanor paraît nous être parvenu tel qu'il est sorti des mains de son auteur , si l'on en excepte quelques mots plus modernes qui indiquent des corrections faites par un copiste moins éloigné de notre siècle (1). Le prince s'est

(1) Ainsi , par exemple , on trouve dans les premières histoires l'ancien mot *ome* pour *hombre*, homme , tandis que dans les dernières on trouve seulement *hombre*.

expliqué lui-même sur le but de ce recueil d'exemples, dans une préface écrite avec une naïve simplicité.

Ce même prince Juan Manuel a écrit encore en prose une chronique d'Espagne (*Chronica de España*), un livre des Sages (*libro de los Sabios*), un livre sur la Chevalerie (*libro del Caballero*), et plusieurs autres ouvrages (1). On avait encore dans le seizième siècle des manuscrits de ces ouvrages qui paraissent s'être perdus depuis. Il existait aussi à cette époque un recueil des poésies du prince Juan Manuel, qu'Argote de Molina se proposait aussi de publier. Il appelle les vers de ce prince *coplas*, ce qui indique que ce n'étaient pas des alexandrins. D'après ces renseignemens, il est vraisemblable que plusieurs des romances et ballades qui se trouvent dans le recueil intitulé

(1) Argote de Molina, dans la biographie dont nous avons parlé ci-dessus, donne la note des ouvrages en prose de ce prince; il parle aussi de ses poésies dans une appendice à son édition du Comte Lucanor. Cette dissertation a pour titre : *Discurso sobre la Poesia española*; et si elle n'est pas volumineuse, elle contient beaucoup de renseignemens aussi utiles qu'intéressans.

Cancionero general, et qui portent le nom de D. Juan Manuel, sont de l'auteur du Comte Lucanor. Et, si ce fait est constant, combien n'y a-t-il pas de ces anciennes romances qu'on peut rapporter à une époque plus éloignée encore, à en juger par la vétusté encore plus remarquable de leur style !

Nous citerons ici une de ces romances, qui est écrite dans l'original sans points ni virgules, comme plusieurs autres vieilles romances. Elle s'est égarée dans le *Cancionero general*, qui ne contient presque point de romances narratives. On la trouve aussi dans un autre *Cancionero de romances*, où elle porte le nom de D. Juan Manuel (1).

(1) En voici le texte même :

Gritando va el cavallero
Publicando su gran mal
Vestidas ropas de luto
Aforradas en sayal
Por los montes fin camino
Con dolor y sospirar
Llorando a pie descalço
Jurando de no tornar
Adonde viesse mugeres
Por nunca se consolar

« Le chevalier s'avance en poussant des cris et manifestant sa grande douleur. Ses habits de deuil sont doublés d'une étoffe grossière. Il marche pieds nus à travers les montagnes, et jure, en pleurant, de ne jamais retourner dans des lieux où ses regards puissent rencontrer des femmes,

Con otro nuevo cuydado
 Que le hiziesse olvidar
 La memoria de sua amiga
 Que murio fin lo gozar
 Va buscar las tierras solas
 Para en ellas habitar
 En una montaña espesa
 No cercana de lugar
 Hizo casa de tristura
 Qu'es dolor de la nombrar
 D'una madera amarilla
 Que llaman desesperar
 Paredes de canto negro
 Y tambien negra la cal
 Las tejas puso leonadas
 Sobre tablas de besar
 El suelo hizo de plomo
 Porque el pardillo metal
 Las puertas chapadas dello
 Por su trabajo mostrar
 Y sembro por cima el suelo

afin que jamais un nouvel amour ne lui fasse oublier son amie morte avant d'être devenue son épouse. Il cherche quelque contrée solitaire où il puisse fixer sa demeure. Sur une montagne couverte de bois et loin de toute habitation, il se construit une maison, maison de tristesse, qu'on

Secas hojas deparral
 Cado no se esperan bienes
 Esperança no ha destar
 En aquesta casa escura
 Que hiso pare penar
 Haze mas estrecha vida
 Que los frayles del paular
 Que duermen sobre sarmientos
 Y aquellos son su maniar
 Lo que llora es lo que beve
 Aquello torna a llorar
 No mas d'una vez al dia
 Por mas se debilitar
 Del color de la madera
 Mando una pared pintar
 Un dosel de blanca seia
 En alla mando parar
 Y de muy blanco alabastro
 Hiza labrar un altar
 Con canfora betumado
 De raso blanco el frontal

ne saurait nommer sans douleur. Elle est boisée en dedans d'un bois jaune, les murailles sont de pierres noires liées par un ciment noir, le plancher et les portes sont revêtus de plomb, dont la couleur grisâtre est celle du deuil. Le chevalier jonche encore le plancher de feuilles sèches : car,

Puso el bulto de su amiga
 En el para le adorar
 El cuerpo de plata fina
 El rostro era de cristal
 Un brial vestido blanco
 De damasco singular
 Mongil de blanco brocado
 Forrado en blanco cendal
 Sembrado de lunas llenas
 Señal de casta final
 En la cabeça le puso
 Una corona real
 Guarnecida de castañas
 Cogidas del castañal
 Lo que dize la castaña
 Es cosa muy de notar
 Las cinco letras primeras
 El nombre de la fin par
 Murio de veynte y dos annos
 Por mas lastima dexar
 La su gentil hermosura

où l'espérance ne peut habiter, rien ne doit rappeler l'idée de l'espérance. Dans cette triste cellule, demeure de l'affliction, il mène une vie plus dure que celle des anachorètes : il dort ainsi qu'eux sur des sarmens desséchés ; il en fait sa nourriture, et ses larmes lui servent de bois-

Quien que la sepa loar
 Qu'es mayor que la tristura
 Del que la mando pintar
 En lo qu'el passa su vida
 Es en la siempre mirar
 Cerro la puerta al plazer
 Abrio la puerta al pesar
 Abrio la para quedarse
 Pero no para tornar.

Les chansons que l'on trouve dans le *Cancionero*, comme étant des productions d'un D. Juan Manuel, doivent appartenir, d'après leur construction et leur forme, au siècle où a été écrit le Comte Lucanor. Par exemple, il y en a une qui commence ainsi :

Quien por bien servir alcanza
 Vivir triste y desamado
 Este tal
 Deve tener confianza
 Que le traera este cuydado
 A mayor mal.

Une autre, qu'on range dans la classe de celles qu'on

son. Dans l'intérieur de cette cellule, il a fait élever, sous un dais d'étoffe blanche, un autel du plus bel albâtre, orné d'un parement de satin blanc. Il y a placé l'image de son amie, objet de son culte fidelle. Le corps est d'argent fin, le visage de cristal. Cette image est vêtue d'un habit de cour du plus beau damas blanc, et porte un voile en brocard blanc doublé d'une fine étoffe de soie, sur laquelle on a brodé des lunes d'argent, symbole de la virginité. Elle a sur la tête une couronne royale ornée des fruits du châtaignier, dont le nom indique la chasteté de sa vie (1). Cette aimable beauté mourut à vingt-

appelle *Villancicos*, a plus de mérite poétique. Elle commence ainsi :

Muerto es ya, muerto señora
 El triste que en ley de amor
 Era vuestro servitor.
 La muerte pudo matalle
 Pues le distes ocasion
 Pero non pudo quitalle
 De teneros aficion.
 O pena sin redemcion
 Que pena el triste amador
 En los infiernos de amor.

(1) Apparemment parce que le mot *casta* se trouve dans le mot *castaña*.

deux ans , pour laisser plus de regrets au monde. Qui pourrait la louer mieux que le deuil de celui qui adore son image ! C'est dans cette occupation qu'il passe sa vie. Il a fermé la porte au plaisir ; il l'a ouverte à la douleur , pour qu'elle se fixe dans sa retraite et non pour qu'elle en sorte. »

Voici encore une des petites pièces de vers qui portent le nom de Juan Manuel.

« Il est mort , il est mort , Madame , l'infortuné qui fut votre serviteur dans l'empire d'amour. La mort a bien pu triompher de lui , puisque vous l'avez secondée ; mais elle n'a pu le délivrer de sa tendresse pour vous. O peine sans rédemption , qui tourmente le malheureux amant dans l'enfer du dieu d'amour ! »

Un contemporain de Juan Manuel nous a laissé une satire en vers burlesques alexandrins. D'après les recherches des littérateurs espagnols , le nom de ce poète était Juan Ruiz , et il était archiprêtre de Hita dans la Castille. Il personnifie dans ses vers d'une manière assez comique le carême , le carnaval et le déjeûner , sous le nom de *Dona Quaresma* , *Don Carnal* et *Don Almuerzo* (1).

(1) Sarmiento rappelle très-brièvement cet archiprêtre et ses vers. Nicolas Antonio l'a tout-à-fait oublié ;

Après avoir introduit ces personnages et d'autres de même espèce, il établit une liaison édifiante entr'eux et don Amour. On se fait aisément une idée du reste (1). Le temps n'a épargné qu'une partie de cette satire qui se ressent de la grossièreté du siècle de l'auteur. Elle se trouve en entier dans le 4^e. vol. de la collection de Antonio Sanchez.

Ce n'est qu'à la moitié du quatorzième siècle que nous commençons à avoir des renseignemens moins incertains, quoique bien incomplets encore, sur l'histoire des romances espagnoles, dont les auteurs sans nom ne vivent plus que dans leurs ou-

mais Vélasquez s'en est occupé avec un soin très-particulier. On trouve dans son ouvrage un extrait très-soigné et fort détaillé de son poème satirique.

(1) On peut citer, pour rendre justice à cet auteur, le passage suivant que Vélasquez a aussi relevé. Don Amor raconte :

Entrada de Quaresma vium para Toledo
 Cuidè estar vicioso plasentero e ledo.
 Fallè y gran santidad e fisome estar quedo.
 Pocos me recibieron, nin me ficieron del dedo.
 Estaba en un palacio pintado de Almagra
 Vino a me mucho dueña de mucho aguno magra
 Con muchos paternostres e con oracion agra.

vrages (1). Il faut se rappeler ici que dès le moment où le génie de la nation espagnole avait commencé à se développer, il s'était montré essentiellement poétique. Les espagnols, continuellement en rapport avec les Arabes, et habitués à toutes les espèces d'orientalisme, remarquèrent moins vite que tout autre peuple la différence qui existe entre la prose et la poésie. Les chansons populaires étaient sans doute d'une haute antiquité chez ce peuple fier et patriote, et elles ont dû être de tout temps consacrées à perpétuer la mémoire des grands événemens et des grandes actions. Il paraît que l'Espagne eut aussi de bonne heure des histoires ou chroniques en prose, puisque le roi Alphonse X fit recueillir les anciennes chroniques nationales et en encouragea la continuation. Mais on ne connaissait encore ni la critique historique, ni l'art d'écrire l'histoire : embellir de fictions poétiques un fait historique et constaté, le transmettre à la postérité dans des

(1) On trouve quelques éclaircissemens sur l'histoire de cette période, dans la lettre déjà citée du marquis de Santillane, et sur-tout dans le commentaire que Sanchez y a joint. Voy. tom. 1^{er}. de sa *Collecion de Poesias castellanas*.

chants que devait accompagner la guitare, il n'y avait rien là, selon les Espagnols, que de très-conforme au génie de l'histoire ; et, d'un autre côté, celui de la poésie permettait bien qu'on racontât des fictions comme des vérités. Ainsi, la romance historique et le roman de chevalerie durent également leur naissance à cette confusion des genres de l'histoire et de l'épopée, et l'on ne saurait parler des romances des Espagnols, sans parler en même temps de leurs romans de chevalerie.

Quel que soit l'auteur de l'*Amadis de Gaule*, son ouvrage effaça bientôt, même en France, tous les romans de chevalerie latins ou français qui, selon toute apparence, l'avaient déjà précédé. Après de longues et scrupuleuses recherches, les érudits de l'Espagne et du Portugal croient pouvoir assurer que le véritable auteur de l'*Amadis* est Vasco de Lobeira, portugais, qui écrivait sur la fin du treizième siècle, et qui paraît avoir vécu jusqu'en 1325. Mais il est probable que cet ouvrage a passé par un grand nombre de mains, tant en Espagne qu'en France, avant de parvenir au plus haut point de sa célébrité ; de sorte qu'il est difficile aujourd'hui de savoir au juste ce qu'il a conservé de sa forme

première , et ce qu'il doit aux écrivains espagnols et français qui se sont efforcés de l'embellir (1). Il ne fut guère connu généralement en Espagne avant la fin du quatorzième siècle ; mais son influence sur la littérature espagnole n'en fut que plus marquée. L'époque où l'Amadis jouit de toute sa célébrité est celle où le génie poétique de la nation commença à se développer dans toute son énergie. Et quel livre , en effet , aurait pu agir plus fortement sur des âmes espagnoles ! Les monstrueuses bévues historiques et géographiques de l'auteur ne pouvaient nuire à l'illusion chez des lecteurs qui ne savaient pas mieux que lui la géographie et l'histoire ; et les longueurs de la narration ne les choquaient pas plus que les formes gênées et cérémonieuses du style et des héros. La roideur de ces formes n'en exprimait que plus fidèlement le caractère gothique de la vertu chevaleresque. L'auteur

(1) Nous renvoyons ceux qui désireraient connaître à fond les controverses littéraires sur les romans de chevalerie , à l'ouvrage déjà cité de Nicolas Antonio , et à l'excellente histoire de la littérature , par M. Eichhorn , tom. 1^{er} , p. 136. Nuñez de Liaño cite aussi Lobeira comme l'auteur d'Amadis.

d'Amadis n'avait emprunté des romans arabes que le merveilleux de la féerie ; mais ce merveilleux répandait sur la narration un coloris épique, qui, ajoutant un charme de plus à ce tableau intéressant de l'héroïsme romanesque, achevait de captiver les imaginations et les cœurs. Ce roman offre un mélange singulier de moralité dans le fond et même dans les formes, et d'un certain *libertinisme* voilé de décence qui convenait sans doute beaucoup au génie chevaleresque des Espagnols. Les honnêtes héros de cette histoire se piquent d'une inviolable fidélité à leur parole, à l'égard de leurs dames comme envers les hommes ; mais , excepté cette loi de la fidélité , on ne voit pas qu'ils s'en imposent de bien sévères dans leurs rapports avec les objets de leur amour, et le don secret et mutuel de leur foi paraît être à leurs yeux un équivalent du mariage. Ce tableau attachant et vrai de l'héroïsme et de la bonne foi, d'un amour affranchi de toute contrainte légale et qui cependant ne blesse jamais ni la morale ni la pudeur , cette exaltation de sentimens qui passe les bornes du naturel, mais qui, grâce à la naïveté de l'expression, plaît même au goût le plus sévère , tout cela, sans doute , méritait bien les longs hommages

